

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|--|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: | | Pagination continue. |

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS:

Un an, \$3.00 - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

14^{ME} ANNÉE, No 705.—SAMEDI, 6 NOVEMBRE 1897

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIETAIRES.
BUREAUX, 42, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

ANNONCES:

La ligne, par insertion - - - - 10 cent
Insertions subséquentes - - - - 5 cent.
Tarif spécial pour annonces à long terme



M. LEPINE, nouveau gouverneur général de l'Algérie

PAYSAGES ALGÉRIENS : 1. Biskra et son oasis ; mosquée de Sidi-Had-bel-Moumen.—2. Une rue.—3. Habitations dans les vieux quartiers.—
4. Le jour du marché

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL. 6 NOVEMBRE 1897

SOMMAIRE

TEXTE.—Zig-zag, par F. Picard.—Un jour d'été, par Lierre des Bois.—Miel et fiel, par Marie Aymong.—Poésie : Feuille tombée, par Hector Demers.—Légende canadienne : La caverne de sang, par F. Picard.—L'obéissance, par Firmin Didot.—La vie de famille s'en va.—Les âmes du purgatoire.—Poésie : Sir Wilfrid Laurier, par J. Fleury.—La tête de mort, par Jean Barancy.—Simple réflexion, par d'Alsace.—Nos gravures.—Un trésor, par Un indiscret.—Portrait de M. A. Langevin, champion du jeu de dames.—Petite poste en famille.—Errata.—Théâtres.—Jeux et amusements.—Problème graphique.—Feuilleton : Les deux gosses.—Choses et autres.

GRAVURES : Portrait de M. Lépine, gouverneur de l'Algérie.—Paysages algériens : 1. Biskra et son oasis ; mosquée de Sidi-Had-bel-Moumen. — 2. Une rue.—3. Habitations dans les vieux quartiers.—4. Le jour du marché.—La fête des morts : Les âmes au cimetière.—A travers le Canada : Le ville de Casselman et la scierie à vapeur de Bradley avant l'incendie.—Rivière des Trois-Pistoles—Chute de la Rivière-du-Loup (en bas).—Gravures du feuilleton.—Devinette.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélateurs du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.

NOS PRIMES

LE CENT SOIXANTE-ET-UNIÈME TIRAGE

Le cent soixante-et-unième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ (numéros datés du mois d'OCTOBRE), aura lieu le samedi, 6 NOVEMBRE, à 2 heures de l'après-midi, dans nos bureaux, 42, Place Jacques-Cartier.

Le public est instamment prié d'y assister.

NOTES ET IMPRESSION

Nos amis font des livres, nos livres ne nous font pas toujours des amis.—HENRI DE BORNIER.

Tous les bonheurs se ressemblent, mais chaque infortune a sa physionomie particulière.—TOLSTOI.

Si l'argent avait une odeur, ce serait bien vite l'odeur à la mode.—ROBERT DE BONNIÈRES.

Comme une fleur nouvellement plantée a besoin d'ombre pour reprendre vie, les idées sérieuses ont besoin de solitude pour acquérir force et durée.—CLAIRE BAUER.



Mgr Cleary, archevêque de Kingston, vient de publier une lettre pastorale pour rappeler aux catholiques qu'ils ne peuvent assister, *sous peine de faute grave*, à aucune cérémonie religieuse se faisant dans les temples protestants.

Le digne archevêque a évidemment raison.

Mais ce qui m'a plongé dans une douce stupéfaction, vous l'avouerez-je, chers lecteurs du MONDE ILLUSTRÉ ?

Je ne sais comment m'y prendre, vraiment ; c'est si drôle, c'est si amusant, c'est tellement rigolo, que, certes, vous ne voudrez pas me croire.

Si je vous le dis, c'est uniquement parce que c'est un fait public, connu de toute la ville : sans cela, je le répète, vous ne me croiriez pas.

Figurez-vous... c'est dur à lâcher !... Voyons, vais-je tomber en... cinq ou six copes, suivant le langage imagé du bonhomme de l'autre côté de la rue ?—Pauvre Rodolphe ! a-t-il dégénéré ! Et s'appeler le Fort, quelle dérision !

Donc, figurez-vous que de grands journaux français catholiques de la ville, pas tous, mais presque tous, ont trouvé cette lettre étrange !

Voyons : quand on a été au catéchisme, ne fût-ce qu'une saison en sa vie (ce n'est pas trop, j'espère ?) on sait cela.

L'Eglise ne permet pas, n'a jamais permis, ne permettra jamais à ses enfants de prendre part aux cérémonies publiques, dans les édifices du culte, des païens, des juifs, des hérétiques, des schismatiques, des excommuniés.

Une réponse d'un petit catéchisme fort bien fait, disait qu'on doit fuir comme la peste, parmi ces gens, les Juifs, les schismatiques et les excommuniés.

Faut-il un si grand effort d'intelligence pour comprendre qu'un fils soumis à son père ne peut avoir aucun rapport avec les persécuteurs de ce père ?

Il suffit de rappeler comment le saint et regretté pontife Pie IX blâma énergiquement, sévèrement, Mgr Darboy, archevêque de Paris, qui avait assisté à l'enterrement libre-penseur ou maçonnique de Duruy, si je me souviens bien, en 1869, mais sans entrer dans aucun édifice. A plus forte raison, sommes-nous gravement coupables si nous suivons un exercice religieux dans les temples en dehors de notre religion.

On est étonné, vous dis-je, de certains étonnements !

Les feux de forêts font d'énormes ravages dans notre province, aux portes mêmes de Montréal.

La municipalité de Montréal ne sait à qui, ni quand, ni comment envoyer les deux mille dollars qu'elle a votés pour les incendiés d'Ontario. Enverra-t-elle l'argent ? ou bien des vivres ? ou encore des vêtements ?..

Nous avons le droit de poser un quatrième point d'interrogation : se souciera-t-elle des malheureux éprouvés, là, de l'autre côté du fleuve, sous nos yeux, à nos portes ?..

Espérons que la province d'Ontario sera reconnaissante, et votera quelques mille dollars pour nos pauvres cultivateurs déjà si maltraités.

L'an prochain, les amateurs de chocs, de heurts, d'encombrements, d'écrasements, de hachis de chair humaine, pourront s'en donner à cœur joie !

Le conseil municipal (traité fort irrévérencieusement de conseil de ville par nos confrères) vient de décider la construction d'une caserne centrale de pompiers, d'agents de police, de morgue, de cour de recorder, d'hygiène, etc., etc., au coin de la rue Notre-Dame et de la Place Jacques-Cartier. Parce que l'air est vicié à l'Hôtel de Ville, pauvres, mes frères !

Cela nous amuserait énormément, s'il n'y avait pas

des vies en cause : or, la vie d'un seul de nos braves pompiers est aussi précieuse devant le ciel, que celle d'un gouverneur. Chacun sait que les jours de marché, vouloir se retrouver dans la cohue de tramways, de voitures, de charrettes, de chariots, de haquets, d'éfourceaux, de brouettes, de chiens, de chèvres, de dames et même d'hommes, c'est essayer de retrouver une aiguille dans une botte de foin... sans s'asseoir dessus !

C'était ce cher confrère, M. Gaston-P. Labat, qui nous donnait, comme moyen de retrouver une aiguille, de s'asseoir dessus.

Hélas ! ce gai compagnon, qui occupait une place bien modeste au bureau central des Postes de Montréal, vient d'être avisé qu'on le remplace.

Il n'a pu, soyez-en certains, faire grand mal ! il ne s'occupait que de son service. Oh ! je sais ce que vous allez me répondre : il est quelque peu homme de lettres...

Il eût mieux valu, sans doute, qu'il fût trop homme-lette, trop homme de terre, que d'être si peu que possible, homme de lettres ?

Voulez-vous ? Nous inscrirons cette destitution à l'actif (!) de la protection des Arts, de la Littérature ! Que c'est beau, la protection !..

Jugez ce que ce serait s'il n'y en avait pas !

J'ai dit, je dis et je dirai qu'il est inévitable qu'un changement de gouvernement n'amène pas des destitutions vraiment motivées : avec non moins d'énergie, j'ai dit, je dis et je dirai toujours bien franchement, fût-ce à mes meilleurs amis : " Pas d'injustices ! pas de crimes devant finir par crier vengeance ! "

Un gouvernement ne doit jamais oublier que les employés subalternes sont rarement coupables de félonie : c'est en haut qu'il doit les chercher. C'est élémentaire : il ne faut pas s'être occupé, ne fût-ce que quelques heures, des affaires d'un pays, pour être persuadé de cette vérité.

D'ailleurs, en jetant des employés sans ressource sur le pavé pour en caser deux ou trois sur les milliers qui sollicitent, un gouvernement indispose contre lui les proscrits, plus encore la meute qu'il n'a nullement satisfaite.

Quel ministre oserait soutenir le contraire de ce que je viens de dire ?

Ce soir, mardi, 26 octobre, à huit heures vingt-cinq, au coin des rues Saint-Hubert et Sainte-Catherine, je considérais d'un œil si terne, morne et triste—le tout sans jeux de mots—la preuve de cet enthymème (mot baroque signifiant : syllogisme réduit à deux propositions) : " La puissante compagnie des tramways de Montréal existe : donc, elle se moque bien de nous ! "

En effet, à l'heure que je vous dis, à 8.25 hrs ce soir, mardi, 26 octobre, la voiture No 468 (je précise, vous le voyez !) venant de la rue Saint-Denis, passait les rues Berri, Labelle, Saint-Hubert avec une rapidité inquiétante : à cette heure, par la magnifique soirée dont nous jouissons, il y a foule de bicyclistés, de promeneurs ; les voitures sont nombreuses.

En vérité je vous le dis : l'an prochain, coin de la rue Notre-Dame et de la Place Jacques-Cartier, la statuette de Nelson trépignera d'aise, à la vue du grand nombre de Canadiens-français mis en capilotade par les pompes à feu (moi, qui les avais toujours prises pour des pompes à eau !) réduites en accordéons à la rencontre d'un tramway, les braves gens écrasés entre ces masses... Le progrès tue plus que les canons.

Ne se croirait-on pas reporté à vingt-cinq ou trente siècles en arrière, et assister aux sacrifices humains offerts au dieu sanguinaire des anciens Saxons, Moloch ? (Ce dieu ne fut pas ministre des Postes !)

On dit que les Anglais cherchent mille misères aux Français, en Afrique : c'est dans leur nature. Cela rappelle comment leurs missionnaires protestants, grassement payés pour cette œuvre néfaste, cherchaient à soulever les Malgaches contre leurs bienfai-

teurs, les Français : ceux-ci, enfin, prirent le bon moyen, en expulsant de l'île de Madagascar les trop fougueux... convertisseurs.

L' "Etat, c'est moi !" d'Allemagne, et le "Petit Père" de toutes les Russies, en d'autres termes, les deux autocrates se font des *mamours* rappelant les airs débonnaires (quel bel adjectif !) du chat au moment où il va donner un coup de griffes. On parle d'insulte faite par le Russe refusant au Prussien de recevoir le grand-duc (pas l'oiseau de proie) et la grande-duchesse de Bade. Tout en se regardant comme des bouledogues, nos deux empereurs continuent de petites cérémonies calmes, inodores et inoffensives, dans le genre de la présentation, par le Prussien, du grand-duc Michel de Russie au premier régiment de la garde, dont le belliqueux Michel a été nommé colonel... d'honneur, suivant les uns, honoraire, suivant les autres. Quant à moi, cela m'est bien égal !

On va chercher fort loin des coquilles amusantes, dues souvent à de facétieux typographes.

Je vous avoue que si j'ai le bonheur d'en rencontrer dans les épreuves de ma misérable prose, j'éprouve parfois des envies folles de supplier qu'on les laisse.

Pour le moment, je me contente de citer celles-ci, que me soumet le rédacteur du MONDE ILLUSTRÉ :

"Faites blanchir un *clou* dans la marmite" ; cela se trouve dans la recette des "*Chilottes* en salade." Vous comprenez si j'ai ri ! Il s'agit de Carottes en salade, cuites en faisant blanchir un chou.

Dans un article quelconque, il était question du Directeur de la Revue Nationale ; le typographe (était-ce voulu ?...) avait composé : "de la *Bérne* Nationale."

Vous comprenez que c'est de la politique, cela ! Aussi, la coquille a-t-elle été rejetée dédaigneusement, avec tous les égards qu'on lui devait.

Un malheureux avait succombé à une attaque de paralysie : le typographe le tuait d'une attaque de *parapluvie*.

Cela s'est vu à Paris l'an dernier... mais enfin, ce n'était pas le cas ici.

Il paraît que le Parlement de Québec s'ouvrira le 23 de ce mois de novembre.

Nous souhaitons au ministère et à la Chambre de prendre de bonnes mesures, de promulguer d'utiles lois, surtout pour l'agriculture. Il y aurait lieu, évidemment, pour nos gouvernements, d'étudier ce qui s'est fait ces dix dernières années en faveur des cultivateurs en Danemark, en Belgique, et ce que l'on a tenté en France et en Prusse.

Si ce nous est permis, nous souhaiterions vivement voir enfin un peu, un très petit peu de protection pour les Arts et la Littérature, sans cependant que nous demandions des destitutions criantes : il y a bien moyen d'utiliser des talents où ces talents sont nécessaires, même sans créer de places nouvelles.

Le Parlement d'Ontario reprendra ses séances le 30 novembre.

Vers la mi-janvier, ce sera le tour du grand Parlement, et Ottawa reverra les brillantes joutes oratoires.

Ne laissons point passer les touchantes fêtes de la Toussaint et des Morts, sans prier pour nos disparus.

Que jamais, en parlant de nos sentiments envers nos parents, on ne puisse dire : "Les morts vont vite !"

J'ai entendu, un jour, un brave cultivateur s'exprimer ainsi : "Le *vieux* avait vécu longtemps : il pouvait bien mourir." Je lui demandai de qui il parlait ?—"De mon père," me répondit-il.

J'avoue que j'eus un mouvement de colère : "Ou vous ne savez ce que vous dites, ou vous voulez être maudit ! m'écriai-je. Ne connaissez-vous donc pas le quatrième commandement de Dieu ? J'ai vu du pays : je vous jure n'avoir *jamais* vu prospérer le fils outrageant son père ou sa mère ! Je ne suis pas bigot ; mais je hais le blasphémateur et l'enfant ingrat."

Et c'est vrai.

Car le père et la mère, c'est Dieu sur la terre : voilà pourquoi l'Etat n'a et ne peut avoir aucun droit sur la manière d'instruire, d'élever un enfant.

Mon Père ! ma Mère !... Pour les posséder encore, je voudrais volontiers les servir à genoux !... Comme ils *savaient* nous aimer ! Avec quel amour nous les révériions ! Depuis si longtemps qu'il sont retournés à Dieu, je puis certifier n'avoir pas passé *un jour* sans penser à eux, sans prier pour eux !

Je n'ai que cela en ma faveur : mais j'y tiens.

Rodolphe Le Fèvre

UN JOUR D'ÉTÉ

A Mlle Flore Brulé, Vaudrevail.

"Objets inanimés, avez-vous donc une âme
Qui s'attache à mon âme et la force d'aimer ?"

(LAMARTINE)

C'était un dimanche—un de ces curieux dimanches d'été où le ciel se fait tantôt pur, tantôt nuageux, et où l'atmosphère, attiédie par les pluies de la veille, s'étend vivifiante et salubre sur nos bocages et nos plaines...

J'étais en route—et tout entière à mes pensées, je suivais clopin-clopant, le sentier rocailleux et incommodé qui conduit au village, quand je m'arrêtai enfin chez une intime qui m'attendait et me reçut le sourire aux lèvres, avec un petit air coquet qui lui seyait à merveille... Nous prenons place sur la véranda, en face d'un superbe Eden : vrai décor de théâtre où Flore en reine impérieuse, gouverne toutes les grâces et tous les charmes, de sa vapoureuse beauté.

Qu'attendons-nous ?... Est-ce que la nature n'est pas assez belle pour nous, fillettes de dix et quelques printemps ?... Est-ce que les feuilles ne sont pas assez vertes encore, et le parfum assez grisant pour nous abandonner à toutes les délices de la floraison naissante ?...

Oui, certes : la jeunesse est sensible à tout ce renouveau ; et même, pour satisfaire à ce sentiment d'idéal qui s'élève lentement, irrésistible, dans son âme, elle irait volontiers s'unir au grillon qui chante sous le brin de mousse, tout aussi bien qu'elle irait rêver près de la rose qui s'entr'ouvre, ou pleurer, le soir, sous un coin des cieux, tout ce que son cœur a d'immuable et d'infini...

Qui donc, alors, peut dire ce qu'il y a d'exquis dans ce tressaillement de notre être ? Qui peut dire ce que ce trouble à de céleste, de divin ?...

Mais... silence !... J'entends un bruit de pas sous les voûtes ombreuses de l'avenue. Un instant !... et voilà deux amis, disposés à rire et à causer. Était-ce l'averse de tout à l'heure qui, tout en les trempant si bien, avait ajouté à leur gaieté juvénile cet entrain si cordial ?... Admettons que cela soit, et reprenons nos places premières afin de mieux jouir de l'aspect féerique qu'offre maintenant l'ensemble de la goutte de pluie qui va se perdre dans le sol, de la fleur qui, heureuse de redresser sa tige, balance sa corolle avec son suave parfum, exprimant ainsi sa reconnaissance à Celui qui la revêt si gracieusement.

Voyez ! tout frissonne au jardin ; on entend comme un murmure sous le feuillage, un bruit continu d'ailes qui se froissent, et l'oiseau, fidèle à son nid, s'en retourne, en lançant quelques trilles, vers le lieu où l'appelle sa sollicitude. On voit, dès lors, les petits s'entrebaisoter et, frileux, se blottir sous la plume maternelle qui se fait chaude pour les rassurer.

A peine le premier rayon du soleil a-t-il reparu après l'orage, que l'on entend de nouveau le discret gazouillis des gentils oisillons, entremêlé d'un peu d'amour qui se chuchote au coin et qui semble assez sérieux du reste... Ah ! on se conte fleurette, là-bas ! Et... si, je devine, c'est un certain chagrin que l'on se communique.—Quoi ! un chagrin ! quand tout autour de soi invite à être heureux !...

Non ! non ! Aimez-vous bien tous deux, mais ne

soyez point tristes !... Vivez, comme toujours, d'affection tendre et d'amitié sincère, en y ajoutant si vous le voulez l'espérance et le rêve... car les courses capricieuses de l'imagination sont si délicieusement entraînantes pour qui sait aimer !

N'est-ce pas qu'il est doux, quelquefois, de laisser notre âme s'égarer dans l'espace et de la voir secouer, loin de nous, la sombre monotonie de nos jours de solitude ?... N'est-ce pas qu'il est doux de vivre de poésie ; d'aller distrait et fiévreux longer le bosquet ou côtoyer la rive, et... de s'en revenir, dans un profond mystère, en s'amusant d'un insecte ou en caressant quelques fleurs ?...

Allons ! le soleil décline de plus en plus, il est l'heure de rentrer au foyer et d'aller goûter chez soi la douce mélancolie des pâles lueurs du crépuscule. Je dis : "chez soi," car il y aurait indiscrétion à rester plus longtemps près de vous, mes jeunes amis, qui savez aussi bien que tout autre apprécier les délicieux instants précurseurs du soir, et dont les gémissements sont un réel repos et un suprême bien-être...

Bonsoir ! Je me dirige, tout en balbutiant, vers mon toit, accompagnée d'un aimable et fin causeur qui s'en retourna, j'en suis sûre, en maugréant contre la galanterie qui l'obligeait à de si forts devoirs...

Tout de même, bonsoir, et merci !

LIÈRE DES BOIS.

MIEL ET FIEL

ÉCHO LOINTAIN D'UNE FÊTE DE FAMILLE

Au début de la chute des feuilles, avant que se détachât, de l'arbre familial, une des branches aînées pour aller se greffer sur un autre tronc et y prodiguer sa jeune sève, ses fleurs et ses fruits, le vingt-trois septembre dernier, on célébrait le ving-cinquième anniversaire de la plantation de cet arbre, du jour où le père et la mère se promirent solennellement, dans l'église paroissiale, protection et fidélité.

Ces cinq lustres d'une vie passée à servir Dieu, à faire le bien, à s'aimer mutuellement, à se réjouir et à pleurer ensemble, et à reporter tout leur tendresse sur les enfants issus de cette union, ont dû briller d'un pur éclat aux yeux de Celui qui voit tout et la fête qui les a commémorés, méritait bien le nom de noces d'argent.

Certes, cette fête de famille fut belle ; ce dut être une coupe de miel dont on savoura tout le jour la douceur.

Mais le vieux proverbe, "il n'y a pas de plaisir sans peine," ne voulut pas mentir en cette occasion.

Combien de fois le rire expira sur les lèvres des héros de cette journée. Que de larmes furent essuyées à la dérochée, à la seule pensée d'une séparation prochaine et inévitable, à l'idée qu'un fleuron manquait sous peu à cette vivante couronne de têtes brunes et blondes, qu'à cette table de famille, bientôt une place demeurerait vide...

Ce fut le nuage dans le ciel de leur félicité, la lie du vase de joie, la goutte de fiel au fond de la coupe de miel, dont ils dûrent goûter aussi l'amertume.

Ainsi en est-il de toutes les joies terrestres. Heureusement que, pour nous consoler, le bon Dieu nous fait espérer une fête mystique dans son Paradis, ce lieu de béatitude inaccessible à la douleur. Là, réunis à jamais aux pieds du Créateur, couronnés de roses sans épines, nous célébrerons des noces éternelles.

MARIE AYMONG.

Les hommes font les lois, les femmes font le meurs.

Le désespoir est l'ennemi le plus redoutable du bonheur et de la vertu.

Une chose superflue n'est jamais à bon marché.

On peut avoir tort par la façon d'avoir raison.

Le cœur a des raisons que la raison n'entend pas.

FEUILLE TOMBÉE !..

A Violette de Prairie.

L'Automne tout en deuil vient prendre sa revanche,
La feuille qui se meurt va jaunir les talus.
O le suave adieu dans la plainte qu'épanche
Cette âme d'un printemps qui ne reviendra plus.

Dans les bois, les vallons, et sur la route blanche,
C'est comme de longs pleurs ou des sanglots conjus.
Tandis que du sommet des grands arbres touffus
Ruisselle, sans relâche, une triste avalanche.

J'aime ces jours glacés, rigides, gris et noirs,
Sur lesquels vient s'abattre un vent de désespoirs,
Le sombre travailleur de la morne faucée.

J'y trouve une harmonie étrange avec mon cœur
Qui dans la solitude expire de langueur,
Comme la pâle feuille expire desséchée.

HECTOR DEMERS.

LA CAVERNE DE SANG (*)

LÉGENDE CANADIENNE

—Tenez-vous prêt, monsieur : demain, nous partons, et j'ai disposé de vous pour ce voyage.—Afin de vous enlever toute velléité de refus, j'ai pris votre ticket de chemin de fer.

C'est par ces mots que m'accueillait, un trente octobre, il y a quelques années, le bon et vénéré M. l'abbé A. Thérien, Aumônier de la Maison de Réforme de Montréal.

Comment ne pas accepter dans ces conditions ?

J'ai dit déjà l'extrême bonté de ce saint prêtre à mon égard. Il mérite, je vous l'assure, son nom de *Dom Bosco* de Montréal !

Durant des années, jusqu'en ces derniers temps, avec une charité extrême, il m'a donné une hospitalité sans laquelle je fusse mort de faim.

Grâce à la protection à outrance si libéralement accordée aux gens de lettres, malheur au plumitif qui n'est point en état d'exercer en même temps le doux métier de terrassier !

Jamais un mot, jamais la moindre parole pouvant me rappeler que je n'avais aucun droit à une si noble bienveillance : et remarquez que, si je voulais lui parler de gratitude, M. l'abbé arrangeait si bien les affaires, que j'eusse dû le croire mon obligé !

Et ainsi de sa vénérable Mère.

—Partons-nous seuls, M. l'abbé ? demandai-je.

—Non. Nous aurons avec nous notre ami M. l'avocat Prieur, M. Leblanc, et d'autres.

—Quelle bonne journée nous allons passer, avec ces messieurs si gais, si amusants !

—N'allez pas vous imaginer, me répondit-il, que nous ne restons qu'un jour. Nous emportons des vivres, une tente, des couvertures, tout ce qu'il faut pour quelques jours.

—Diable, M. l'abbé !... (Je dois prévenir nos aimables lectrices, nos bienveillants lecteurs, que M. l'abbé est bien habitué à mes... expressions soldatesques, et ne s'en effraie nullement).—Pourrais-je savoir où nous allons ainsi ?

—Je puis bien vous dire la direction : notre Nord-Ouest ; quant à l'endroit précis, nous ne le connaissons pas.

—C'est donc un voyage d'aventure... si pas d'aventures ? Cela me rappelle nos patrouilles dans les montagnes d'Italie. Le clairon sonnait l'appel au beau milieu de la nuit. Nous dégringolions... du pouce de paille constituant nos matelas à terre, afin de nous éviter les chutes dangereuses, sans doute ? Nous roulions en bas des escaliers quand il y en avait, et, les yeux fermés, continuant des songes où nous pourfendions brigands, garibaldiens et Piémontais, nous nous mettions en route... sans savoir vers quel endroit, et sans nous en inquiéter le moins du monde. Nous allions nous battre : cela nous suffisait.

—Oui... mais j'espère que nous n'aurons pas à fer-

railler et que nous ne rencontrerons pas le moindre pan de chemise rouge.

Le lendemain, caparaçonnés comme des Esquimaux—la température, en effet, exigeait ces petites précautions—nous prenions le train à la gare Dalhousie, et nous descendions, sans nous être aperçus de la durée du trajet, tant la conversation avait été animée, nous descendions à la Conception.

Inutile de dépeindre ce pays magnifique, cette région des lacs : toute notre province de Québec est admirable !

En voulez-vous une preuve ?

L'éminent cardinal Persico, un pur enfant de la *bella Napoli*, disait, en remontant le Saint-Laurent depuis le golfe : " Si le dicton : Voir Naples et mourir, n'existait pas, je dirais : Voir le Saint-Laurent, ses rives, et mourir ! "

* *

Le ciel était d'une pureté parfaite. Un froid sec, vivifiant. La petite cloche de l'église avait mis toute son âme dans ses appels joyeux : c'était la Toussaint.

Il fallait voir les braves colons arrivant des rangs les plus éloignés, tous plus ou moins déguisés en bêtes féroces... je parle de leurs fourrures : car leurs visages respiraient le calme, la paix, le bonheur même.

On faillit prononcer des discours. Nos avocats, entourés, péroraient de *omni re scibili et quibusdam aliis*, pour démontrer que l'ager est bien la *conditio* la plus enviable du *paterfamilias* soucieux de l'*hereditas* à laisser à ses enfants.

Ces braves gens, croyant que c'étaient des... Malgaches, ou autres peuplades *ejusdem farinae*, rompirent le cercle... et nous pûmes, à leur suite, entrer à l'église.

La messe fut célébrée avec grande solennité : ce fut M. l'abbé Thérien qui officia, ayant pour diacre et sous-diacre M. l'abbé Leblanc et M. le curé de la Conception.

Quant à nous, nous renforçâmes de nos voix, celles des chœurs : ce qui nous valut un succès inouï dans les fastes de ce joli village.

Après le dîner, nous assistâmes aux vêpres si impressionnantes des morts.

Une demi-heure après les vêpres, ayant pris congé du sympathique pasteur de l'endroit, nous nous acheminâmes vers le Lac Tremblant, à deux milles à peine de la Conception. Traversant la décharge de ce lac, nous appuyâmes au nord, et atteignîmes la montagne Tremblante.

Durant le trajet, mes compagnons de route m'avaient fait leur conter la légende que nos lecteurs connaissent.

Nous dressâmes notre tente précisément à l'ouest de la montagne, en face du lac.

* *

Le soir était venu.

Dans la sauvage grandeur de ce site, le calme avait une profondeur étrange.

Pas un souffle, pas un mouvement.

Sur le bleu sombre du firmament, les arbres dépouillés dressaient leurs longs squelettes, tandis qu'à nos pieds s'étendait, comme une gigantesque turquoise polie, la surface immobile du beau lac.

Longtemps—combien de temps ?...—bien longtemps, nous demeurâmes assis auprès d'un grand feu, silencieux tous, tous étreints par ce sentiment inexplicable que l'on éprouve en face des spectacles grandioses de la nature.

Il y avait des heures que les premiers flambeaux, scintillant dans leur aberration, s'étaient allumés dans l'immensité éthérée, irradiant de teintes d'or l'azur du ciel empyrée.

Et là-bas, à nos pieds, le miroir turquin reproduisait fidèlement la sublime nappe stellaire déroulée pour nous voiler l'Infini !..

Charme étrange, instants de délicieuse rêverie ; où l'esprit, dégagé du terre à terre, semble planer dans le mystère, en pénétrer les arcanes !

Qu'il est bon, dans le repos des vastes montagnes, loin des hommes, d'oublier la méchanceté, la malignité, la dégoûtante envie que l'on côtoie journellement...

Lentement, les flammes du brasier s'étaient abaissées. Des fumerons crépitants gisaient à nos pieds, nul ne songeait à les repousser dans le foyer.

Tout à coup, une forme indéfinissable passe près de moi ; elle semble ne point toucher le sol, et cependant on perçoit comme un cliquetis, comme le bruit des dents qui crissent.

De longues peaux recouvrent cette forme, ne me permettant pas de distinguer le visage : car le port, la démarche, disent assez que c'est un être humain.

Je pousse du coude M. l'abbé Thérien, assis près de moi.

A peine a-t-il levé la tête, qu'un second être—peut-on les appeler des êtres ?—passe près de nous.

D'où viennent-ils ? qui sont-ils ?

La terre, que le froid vif a rendue sonore, n'a pas la moindre répercussion sous leurs pas.

Ils paraissent surgir des rochers : un troisième nous frôle, nous ne l'avons pas vu venir.

Nos amis sommeillent. M. l'abbé Thérien appelle doucement M. l'avocat Prieur qui, ouvrant les yeux, est tout étonné de voir une nouvelle ombre se glisser sous l'orée.

M. l'abbé nous demande si nous voulons l'accompagner ?

En cet instant, un nouveau personnage s'avance.

Nous sommes debout ; et tous trois, nous suivons cette forme qui, d'ailleurs, n'y prend aucunement garde.

Un quart d'heure environ, nous marchons sous bois : chose singulière, il existe un vrai sentier, bien que nous n'ayons rien vu de semblable en venant à notre campement.

Dans une vaste clairière, notre conducteur a rejoint ses devanciers.

D'autres succèdent ; en quelques instants, ils sont cinquante, quatre-vingts, cent !..

On dirait qu'ils se concertent : cependant, pas un son de voix, pas le moindre murmure !

Dans la clairière, au flanc de la montagne, une anfractuosité, une dépression : au bas, un amoncellement de pierres.

C'est vers cet endroit qu'ils vont.

Et, spectacle inoubliable, horrible, nous voyons ces êtres creuser le sol durci, s'efforçant avec des gestes d'épouvantement de briser cette surface, de casser, de rompre les roches de la montagne.

Nous entendons le heurt craquant des os dénudés : c'est comme un indicible bruissement de l'ossature de squelette...

Mais d'où viennent-ils donc ?... qui sont-ils ?... que font-ils ?..

Sans aucun outil, ils creusent.

Leurs mains doivent être en sang, la sueur doit ruisseler de leurs corps ?

Ils restent enveloppés de leurs peaux, poils en dedans. Il nous est impossible de voir les traits d'aucun d'eux.

Leur besogne avance, si nous en jugeons par leur position. Devant nous, les débris de roches, la terre, les pierres s'accumulent : mais en tombant, en roulant, en s'accumulant, ces débris ne rompent pas le silence solennel de la nuit.

N'était ce léger cliquetis d'ossements, diminuant à mesure que la tranchée s'agrandit, ce serait terrifiant !

Mais ce bruissement n'ajoute-t-il pas plutôt à la suprême horreur de la fantasmagorie ?..

Les ombres s'agitent furieusement ; elles halètent—ou du moins, leurs efforts de géants, nous mettant en leurs lieu et place, par suite du phénomène de l'assimilation de nos nerfs aux nerfs des travailleurs en un moment critique, nous font haleter, nous procurent une fatigue que nous ne pouvons combattre.

Nous voudrions leur aider : c'est impossible, il n'y a pas le moindre espace entre eux, ce n'est qu'une masse, ce n'est qu'un corps. Notre assistance les aiderait-elle d'ailleurs ?

L'étrangeté du travail, le bouleversement du lieu, la solennité de l'heure jointe à la tristesse qu'amène toujours cette époque de l'année, nous tiennent muets vraiment, nous ne songeons pas un instant à nous communiquer nos pensées !

Un effort titanique : le sol tremble, un déchirement

(*) Suite à la *Montagne Tremblante*. Voir no 703, du 23 octobre.

se produit, nous *sentons* le grincement du granit sur le granit... ô merveille !... la montagne s'est-elle ouverte ?...

Nos montres marquent minuit...

D'énormes rochers surplombant forment une salle hypostyle dont le plafond, dolmen gigantesque, est d'un seul bloc de porphyre.

De larges plaques de sang zèbrent les parois, et ce sang paraît tout frais.

Cette caverne, ce gouffre, est éclairé, bien que d'aucun côté on ne puisse voir de lumières.

Les formes étranges sont rangées en un vaste demi-cercle, la face tournée vers le fond de l'antre, dans une immobilité de mort. A genoux, les bras tendus, elles ont un air d'anxiété poignante.

Nous avons, à notre tour, pénétré dans l'abîme, et nous sentons nos cheveux se dresser sur nos têtes.

Du fond de la caverne, un cadavre d'enfant s'est levé. Son sang, s'échappant de mille blessures, lui forme un manteau de pourpre ; une douce lumière illumine son visage d'une beauté séraphique, fait ressortir une large échancrure au côté gauche : l'échancrure est bordée de diamants sertis dans un fil d'or le plus pur.

Sur sa poitrine, suspendue à une chaîne précieuse, une croix d'or à reflets aveuglants.

Doucement, l'enfant a marché vers les formes prosternées : d'une voix ravissante, comme seules les harpes peuvent en exhiler, il parle... en un geste adorable, il montre le ciel ; puis, ouvrant ses petits bras, il presse contre son cœur l'être le plus rapproché de lui...

Un immense soupir, un murmure d'une suavité incomparable...

Et les formes étranges s'évanouissent...

L'enfant reprend sa place dans un coin de la caverne ; l'obscurité s'étend graduellement dans l'abîme... une force invincible nous repousse du gouffre...

* *

Interdits, confondus, nous avons regagné notre camp, où nos amis dormaient auprès du feu presque éteint.

Nous mîmes de nouvelles bûches dans le foyer, et bientôt, nous goûtâmes un repos bien nécessaire après les émotions de cette nuit.

* *

Aujourd'hui, en face du lac Tremblant, dans le flanc de la montagne, à peu près à mi-hauteur, le voyageur qui égarerait là ses pas verrait, à travers les ronces et les broussailles, des amoncellements de roches, des dépressions, des aspérités : preuves irréfragables d'un travail séculaire, et du travail dont nous fîmes témoins durant la nuit de la Fête des Morts.

Depuis lors, on ne voit plus, sur le lac Tremblant, à l'époque des fruits, s'élever de blanches vapeurs conduisant à la mort l'imprudent assez audacieux pour les suivre !

Depuis lors, à cette même époque, on n'entend plus la céleste harmonie sur la montagne : les bourreaux, après des siècles d'un travail effrayant, au milieu des affres de mort sans cesse renouvelées, ont fléchi la colère divine.

L'enfant martyr a pardonné...

Pour jamais la montagne a cessé de trembler.

Firmin Didot

L'OBÉISSANCE

A ses parents l'obéissance

N'est pas pour un enfant seulement un devoir :

C'est sa sûreté, sa défense

Au milieu des dangers qu'il ne saurait prévoir.

FIRMIN DIDOT.



LA FÊTE DES MORTS.—LES AMES AU CIMETIÈRE

LA VIE DE FAMILLE S'EN VA !

Hélas ! oui, la vie de famille s'en va ! Et pourquoi ? Parce que la famille moderne n'a plus de foyer—ses membres s'en sont créé de factices. On va à son cercle, à son café ; on court des soirées mangeantes, aux soirées chantantes ou dansantes. On n'a plus de chez soi, chacun va de son côté, là où la jouissance l'entraîne.—Le foyer étant vide, les enfants font de même.

Et cependant, comme on est bien chez soi, quand on veut en avoir un. Et l'homme retrempe ses forces, oublie les déceptions et les amertumes de l'existence. Dans cet asile béni, la femme vit, aime, instruit, et l'innocence de l'enfant rayonne sur deux fronts pour en écarter le souci et la tristesse. La famille est la source sacrée, où se désaltère le cœur humain. Là seulement sont les joies vraies, les tendresses profondes et sereines. Plus tard, dans vingt ans, quand bébé sera un homme, que les luttes fiévreuses auront creusé une ride sur son front, il se souviendra encore de cette demeure paisible et respectée, où sous les regards de son père et de sa mère il a appris à prier Dieu, à respecter ses parents et à se préparer un avenir. Et il se plaira à revenir à ce foyer béni, qui le rajeunira. Le cardinal Pie venait de perdre sa mère : "Cher ami, disait-il en pleurant, à Mgr de Ségur, tant qu'on s'entend appeler mon enfant, on reste jeune. On ne devient vieux que le jour où l'on a perdu sa mère."

LES AMES DU PURGATOIRE

(Voir gravure)

Quelle consolation, que la croyance à l'immortalité de l'âme ! Et quoi de plus conforme à la Justice infinie, que la croyance à l'enfer, au purgatoire ?

N'est-il pas répugnant, à la raison humaine, de supposer qu'au delà de la tombe, on puisse vivre côte à côte avec son assassin ?... Il suffit de réfléchir. Quant à l'idée du châtement éternel, elle se retrouve dans toutes les croyances, sous toutes les latitudes, chez les peuples les plus barbares : il était réservé à ceux que l'on nomme civilisés, de se montrer plus... bêtes que les abrutis anthropophages.

Mais si la faute grave entraîne un châtement sans fin, la faute légère doit être punie moins sévèrement : d'où, le purgatoire. C'est ici que se montre la sollicitude maternelle de l'Eglise catholique, unissant les âmes terrestres aux âmes souffrantes, permettant à celles-là de secourir celles-ci par la prière.

Des témoignages très dignes de foi font connaître que des âmes ainsi délivrées sont venues remercier leurs sauveurs.—Enfants, priez pour vos parents dé-cédés : cela vous portera bonheur !

—Pourquoi représente-t-on la vérité toute nue ? demandait Mme B... à son mari.

—Afin que chacun puisse l'habiller à sa façon.

SIR WILFRID LAURIER

*Sorti des rangs du peuple, il touche au rang suprême ;
Son étoile brillante écarte les revers ;
Son nom prédestiné brille dans l'univers,
D'honneur, de liberté, victorieux emblème.*

*Sa bonté de vertus lui font un diadème.
Sa droiture, son tact, ses accents francs et fiers,
Ses nobles sentiments, en dépit des percers,
Arrêtent les clameurs de l'envie au front blême.*

*Issu du sang gaëlois, français par ses aïeux,
Tout en restant loyal au passé glorieux,
Il est, pour le présent, rempli de gratitude.*

*En respectant nos droits d'hommes et de chrétiens,
Albion tu fus sage, et ta sollicitude
T'a ramené les cœurs des vaillants Canadiens.*



LA TÊTE DE MORT

CONTE DE LA TOUSSAINT

Toi que je tiens humide et froide dans ma main,
Pauvre tête de mort que mon regard profane,
Qui sait quel rêve fou, comme tout rêve humain,
Ainsi que dans un nid, s'abrita dans ton crâne ?

Eh bien ! voilà pourtant ce que nous devenons.
A quoi sert le tourment de notre âme en délire ?
Sur la terre un moment, voyageurs nous passons,
Ce que tu fus un jour, qui donc pourrait le dire ?

I

C'était le jour de la Toussaint et ça date de loin ;
mais le temps peut passer encore et les années se suc-
céder, je n'en reverrai pas moins toujours au fond de
ma pensée le village, l'église et le petit cimetière.

Il est là-bas, ce village d'Ampuis, et de la chambre
où j'écris, de ce Paris bruyant que je n'aime pas, je
me plais à évoquer son souvenir, à me le rappeler tel
que je le vis ce jour-là, avec ses maisons basses et pro-
prettes, alignées sur la route, au pied de mes chères
montagnes.

Il faisait un temps superbe de clarté et quelques
fleurtes vivaient encore, dispersées dans la campagne
et montrant, dans l'herbe rare des sentiers, leurs
jolies têtes alanguies.

Je ne sais vraiment pas comment elles pouvaient
résister au vent âpre qui sifflait, détachant impitoya-
blement des arbres, les dernières feuilles mortes,
jaunes comme de l'ambre.

Le village était en fête, et depuis l'aube le carillon
de l'église vibrait.

Vers les dix heures, ce fut une allée et venue con-
tinuelle de gens endimanchés ; mais la cloche joyeuse
n'attirait point de sourires sur les lèvres ni de rayons
dans les yeux. Seuls les gamins semblaient fiers de
leurs beaux habits neufs et entraînaient dans l'église la
tête haute, heureux d'étrenner la veste de drap réser-
vée pour les grands jours. Oui, certes, je revois tout
cela. Ils étaient heureux, ces petits, car dans l'hum-
ble église, ils ne voyaient que l'autel resplendissant,
le prêtre avec sa chape dorée, les enfants de cœur
vêtus de rouge, mais les autres voyaient plus loin...
leurs regards et leurs pensées s'envolaient malgré eux
derrière les murs blanchis à la chaux, au delà de
l'autel où les cierges flambaient, jusqu'au cimetière
attenant à l'église, un cimetière que le printemps fleur-
rissait comme un jardin, et dans lequel les éternels
endormis attendaient leurs pieuses visites.

Tout à l'heure, quand l'office serait terminé, les
fidèles sortiraient par la porte du fond, ils oblique-
raient à gauche et, du sanctuaire de la prière, pas-
seraient dans celui des morts.

De ma fenêtre, je voyais tous les villageois entrer
là, émus et recueillis, les bras chargés de fleurs. Ils
ne pleuraient point, leur visage avait une sérénité
grave qui me frappa. Ils ne pénétraient pas dans ce

cimetière en curieux pour visiter tel ou tel monument,
comme on fait souvent dans ceux de Paris, mais seu-
lement pour écouter dans ce coin béni, où plane l'âme
des absents aimés, la voix mystérieuse qui répond et
qui console.

J'étais à Ampuis depuis la veille seulement, et j'ar-
rivais de Paris que j'abandonne toujours avec un
plaisir inouï, pour venir embrasser les miens. Les
miens, les grands, comme on dit là-bas, deux bons
vieux que j'affectionnais par-dessus tout au monde, et
vers lesquels j'accourais dès que je pouvais, ce qui
malheureusement n'arrivait pas souvent.

J'étais étudiant en médecine, et je piochais dur, je
vous l'affirme, car je n'étais pas riche et je n'ignorais
pas les sacrifices que s'imposait le grand-père. Mes
camarades de l'école ne me voyaient jamais dans les
brasseries ; je fumais peu, je ne fréquentais pas les
bals, et jamais on ne me rencontrait en mauvaise ou...
charmante compagnie, comme vous voudrez.

Malgré ça, et bien que je vécusse en anachorète, je
ne parvenais guère à faire l'économie de mon voyage
que de loin en loin ; mais aussi avec quelle joie, une
fois la somme nécessaire réalisée, je désertais Paris !
Je ne prévenais pas de mon arrivée, et le soir, quand
ils se mettaient à table, les vieux tressaillaient au coup
tremlant frappé à la porte.

La grand'mère, qui avait ses pressentiments, disait :
— Ah ! mon Dieu, si c'était Jean ?

Et le grand-père répondait :

— Ouvre vite, ma femme, ouvre vite !

Ils poussaient un cri de joie, me serraient dans leurs
bras et me grondaient d'arriver à l'improviste, parce
que je ne pouvais partager leur frugal repas. Mais
que m'importait, à moi, la godelle, le restant de jam-
bon et la rigotte ? C'est ainsi que j'avais fait mon
entrée deux jours avant la Toussaint.

II

— Jean, me dit grand'mère en me frappant douce-
ment sur l'épaule, le vieux et moi nous allons à vêpres
si, tu sortais, mon enfant, tu laisserais la clef en bas,
chez le voisin.

Elle m'embrassa, et s'en alla de son pas encore
alerte, tandis que le père criait de l'autre chambre :

— A tout à l'heure ! A tout à l'heure !

Je les regardais traverser la place pour se rendre à
l'église ; elle toute petite et maigre, le buste droit,
serré dans son capulet de cachemire brun, lui, grand
et fort, malgré son âge, mais le dos voûté et la tête
toute blanche.

Mes deux bons vieux ! Grand'mère, avec ses yeux
bleus tranquilles, qui souriaient toujours dans son
visage pâlot, presque sans rides, avait dû être bien
jolie dans le temps !... Elle l'était encore d'ailleurs,
mais à la façon d'une fleur conservée entre les feuillets
d'un livre. La vie claustrale qu'elle menait depuis des
années pouvait bien servir de comparaison.

Et lui donc ! quel bel homme ça devait faire autre-
fois, quand il portait l'uniforme de capitaine de cuir-
rassiers.

Je mis mon âme dans un baiser, et, derrière le
rideau entr'ouvert de ma fenêtre, je leur envoyai ce
baiser à travers l'espace, comme lorsque j'étais enfant.

Voyez un peu le hasard : une fillette, qui passait,
releva la tête juste à ce moment. Elle rougit, et je fis
comme elle, un peu inquiet de l'interprétation qu'elle
donnerait sans doute à mon action.

Le feu flambait dans la haute cheminée, et le vent
qui s'y engouffrait faisait monter de grandes flammes,
lés inclinant tantôt à droite, tantôt à gauche. Je res-
tais à contempler les spirales roses, ajoutant par mo-
ment au foyer quelques brindilles de sarments, dont
le crépitemment joyeux remplissait la chambre comme
d'un éclat de rire ; puis fatigué de ce jeu, je pris le
parti de sortir un peu.

Je laissai donc, ainsi que me l'avait recommandé
grand'mère, la clef chez le voisin, et relevant jus-
qu'aux oreilles le collet de mon manteau, les deux
mains dans mes poches, heureux de respirer ce bon
air vif des montagnes, je m'engageai dans un chemin
au bout duquel je savais devoir trouver le Rhône.

Mais avant le fleuve, il y a bien encore des petits

chemins de traverse, et le vent froid semblait avoir
oublié de passer par là, tant les arbres étaient encore
touffus. Les feuilles tremblantes avaient revêtu leurs
plus riches nuances de pourpre, de topaze, d'émeraude,
et je m'engageai dans un de ces sentiers sinueux, attiré
par cette poésie captivante de l'automne.

Le jour baissait et, dans le ciel limpide, la première
étoile devait bientôt apparaître, lorsque je me trouvai
soudain à quelques pas du cimetière, après avoir fait
cependant un détour de près d'une heure.

L'idée me vint d'y entrer. Il est si petit que j'au-
rais, peut-être, le temps de le visiter entièrement avant
la nuit.

Il paraissait curieux, ce jour-là, jonché de fleurs
comme un autel, et les tombes avaient un air de fête
avec leur coin de terre parfumée.

A gauche, en entrant, une d'elles offrait une étrange
épitaphe. C'était celle d'une femme, et l'on pouvait
lire après son nom : " Elle fut fille vertueuse et épouse
martyre ! "

Epouse martyre ! cela devait faire réfléchir bien des
fiancées. Les autres morts, hélas ! " regrettés de tous
ceux qui les ont connus, " témoignaient par ces mots
répétés sur chaque pierre sans exception, des vertus
dont leur vie fut remplie.

Vous pouvez chercher, vous ne trouverez dans le
cimetière d'Ampuis que des gens regrettés de ceux...
Mais je ne veux pas me répéter. Si les fleurs croissent
en liberté sur cette terre fécondée par les corps endor-
mis, si l'on ressent dans ce cimetière de village une
paix plus profonde et plus douce que dans ceux des
grandes villes, on rencontre aussi ce dont les autres
sont dépourvus, des ossements dans les chemins.

Même au fond, tout au fond, dans un endroit où
l'herbe poussait haut et dru, mes yeux s'arrêtèrent
avec effroi sur une tête qu'un dernier rayon de soleil
couchant me montrait plus effrayante.

Je m'approchai peu à peu, comme attiré par une
force fascinatrice et, quand je fus près d'elle, je m'a-
genouillai puis, lentement, je fis le signe de la croix...

Et je restai là, les yeux fixés sur cette tête. Je ne
sais quelle idée bizarre, extraordinaire, venait de sur-
gir dans mon esprit. Je voulais, oui, je voulais... la
prendre, l'emporter ! Eh bien ! pourquoi ne l'aurais-je
point fait, après tout ? Je suis médecin, me disais-je,
je l'étudierai, et qui sait, peut-être que de ce crâne dé-
vasté pourra surgir la révélation d'un mystère utile
à la science ! Alors, après m'être assuré d'une com-
plète solitude, avide et tremblant, je la déposai délica-
tement dans le foulard que je dénouai de mon cou et,
chargé de la précieuse dépouille, je me dirigeai vers
ma maison, sans même éveiller dans l'ombre l'atten-
tion des quelques paysans qui rentraient au logis.

III

— Surtout, me dit la vieille maman, si tu te couches
tard, mon Jean, n'oublie pas d'arranger le feu. Tu as
une bonne provision de bois, use-la, et fais en sorte de
ne pas prendre mal en veillant trop.

A neuf heures, les grands se couchaient, et, ce soir-
là, ils ne firent pas une exception. Alors, je m'enfer-
mai dans ma chambre, dont je tirai le verrou.

Le feu clair l'inondait d'une grande lueur rose, et
j'approchai de l'âtre le guéridon sur lequel je mis, une
seconde après, mon horrible trouvaille de tout à l'heure.

Ah ! que le vent soufflait au dehors !

J'écartai doucement le foulard et, anxieux, écoutant
les moindres bruits du village, je pris la tête de mort
entre mes deux mains.

Mon Dieu ! Était-ce possible que cette chose inerte
ait été animée ! que ce front dévasté où les fourmis
avaient élu leur demeure, ait été plein de rêves et d'es-
prit ?

Eh quoi ! me disais-je, voilà ce que nous devenons !
Le corps anéanti a-t-il revêtu la bure, ou s'est-il paré
de riches vêtements ? Quels sourires de triomphe ont
erré sur cette petite bouche, dont on ne voit plus
qu'un sourire immonde ? Quels pleurs de joie,
d'amour ou de chagrin, ont coulé de ces orbites main-
tenant vides ? Quelles pensées ont jailli de ce crâne à
jamais glacé, que mon regard sonde, et que les vers
ont rongé par places ?

Comme le vent hurlait au dehors !

Mes yeux fouillaient jusqu'à la moindre cavité... J'aurais voulu connaître tous les espoirs qui avaient rempli cette tête et compter toutes les illusions qui s'en étaient envolées.

Et je me penchais sur elle, curieux et enfiévré, avide d'arracher son secret à ce lambeau humain !

Un frisson parcourut soudain tout mon être. Étais-je le jouet d'une hallucination ? que signifiait ce que j'éprouvais ? que signifiait ce que je voyais ?

Le sang qui brûlait mes artères communiquait sa chaleur à cette tête, car je sentais qu'une tiédeur douce succédait au froid de tout à l'heure...

Ma vie ardente, plein de jeunesse et de sève allait-elle l'animer pour un instant de son souffle et de son âme ?

O miracle ! voilà que sous mon regard captivé la métamorphose commença.

Une peau blanche et satinée s'étendit peu à peu sur les os, les joues se remplirent, la bouche se desserra, les dents fines et lactées apparurent entre les lèvres, les yeux étincelèrent dans les orbites, des yeux bruns, rieurs, transparents comme une aube d'avril ; et le front uni, les tempes, sur lesquelles se croisaient les réseaux de petites veines bleues, se couronnèrent d'une abondante chevelure, blonde, dont les boucles folles, légères comme un brouillard d'or, s'éparpillèrent au hasard, descendant jusqu'aux yeux étoilés. Je tenais entre mes mains une délicieuse tête de jeune fille.

Alors je perdis toute raison et fasciné par ces yeux bruns qui me souriaient, et attiraient le baiser, mes lèvres s'y appuyèrent... Mais je ne ressentis que le froid glacial d'outre-tombe ; la tête de mort reparais-sait hideuse, avec son rictus effrayant...

IV

—Jean, cria grand'mère à travers la porte, tu veilles trop tard, mon fils ; va te coucher, tu serais fatigué demain.

Je quittai ma chaise comme un automate, et j'obéis sans répondre.

Toute hallucination avait disparu ; mais malgré moi, je restais profondément ému.

Le lendemain, à la première heure matinale, je retournai au cimetière et j'enterrai moi-même la tête de mort sous un fouillis de branches que le printemps reverdirait.

Je ne racontai mon aventure à personne ; mais, lorsque je reviens à Ampuis, je n'oublie pas ce coin du cimetière. Le lierre, les lisérons et les campanules délicates l'ont envahi, et, chose étrange malgré les années écoulées, quand je prie pour l'âme envolée, la chère vision apparaît encore devant mes yeux ; je revois toujours l'adolescente aux cheveux blonds que mon rêve ressuscita l'espace d'une minute !

JEAN BARANCY.

SIMPLE RÉFLEXION

J'étais sur la lisière de la forêt, et ma vue s'était portée sur un petit bois voisin ; j'examinai un instant les sables mouvants de la plaine qui s'étendait de la forêt au bois : puis, j'allais retourner sur mes pas, quand le craquement de branches rompues attira mon attention. A peine tourné-je la tête que, du bois voisin, à travers les ronces et les épines, avec un long hennissement de douleur, un cheval se précipite dans la plaine. Ses yeux ardents, ses naseaux gonflés, sa crinière hérissée me disaient quelque chose d'insolite. Je fais quelques pas pour mieux juger de son effroi. Le coursier continue sa course furibonde, il soulève derrière lui des nuages de poussière ; il fait plusieurs fois le tour de la plaine en dévorant l'espace, et ne prenant aucun moment de répit. Mon attention est de plus en plus captivée, et je vois bientôt la cause de l'affolement du cheval. Au-dessus de ce noble animal que son instinct avertit, un immense vautour plane dans l'air ; il épie chacun des mouvements de l'animal ; s'élève, s'abat, remonte encore, suspend un instant son vol, et prompt comme la foudre fond sur la bête épourée, lui plonge ses serres dans le cou, s'élève de nouveau emportant avec lui quelques mor-

ceaux de chair meurtrie et dégouttante de sang. Il l'accable, le poursuit, le fascine et l'épuise. Puis, jugeant le moment favorable de torturer sa proie, il prend un dernier élan et tombe comme l'orage sur l'animal fou de douleur et de torpeur. Le cheval bondit, baisse la tête et cherche à se débarrasser de son cruel agresseur, mais vains efforts, le vautour est là lui labourant le dos et les reins de ses griffes puissantes. Le cheval s'arrête ; ses jambes fléchissent, sa peau frémit, enfin il s'écrase et roule sur le sol.

Vautour, cheval, sables, tout se confond en un instant. Et, semblable à l'abeille chassée de sa demeure, l'habitant de l'éther quitte la terre, s'élève à peu de hauteur, et revient à la charge plus acharné et plus vorace. Lutte terrible cette fois ; lutte à mort et sanglante ! Lutte suprême où le noble animal voit sa vie menacée ! La vue du sang augmente et aiguise la rapacité du vautour.

Le cheval tourmenté et le dos écorché par les griffes et le bec de l'oiseau, bondit sur ses pieds, secoue la tête, mais en vain. Il écume, le sang coule à flots épais et immerges de ses blessures. Il lance de tous côtés des ruades inutiles, son œil en feu, sa bouche laisse tomber de gros flocons de bave rougie de sang ; ses naseaux râlent affreusement. Il se bat les flancs de sa queue et de sa tête ; il caracole, fuit, tourne, bondit, se cabre et hennit avec douleur.—Soudain, rassemblant ses dernières forces, il lance dans l'air une effroyable ruade, tandis que s'échappe de ses narines une âcre fumée rouge.—Puis, tête baissée il s'enfonce dans le bois, le vautour toujours sur sa croupe, labourée par ses ongles ; passe comme un trait à travers les arbres, et plonge dans un abîme sans fond ; le bourreau laissa sa proie et le bruit sourd de la chute de la victime me dit alors que le noble coursier avait trouvé là sa mort. Je détournai la tête, et songeur je repris la route qui conduisait à ma demeure. Au fond de mon âme, je pensais à appliquer ce tableau saisissant et douloureux à l'état bouleversé d'un jeune homme de dix-huit ans. Le vautour me représentait l'aiguillon des passions qui nous torturent à cet âge ! La chute et la mort de la noble bête, le refuge ordinaire de ces pauvres âmes meurtries et péniblement asservies aux luttes qui commencent, dès l'entrée dans le monde. Oui, c'est à ce funeste creuset des souffrances qu'elles s'habituent, et dans lequel elles déposent, ou plutôt abandonnent leurs espérances les plus chères et leurs projets les plus enchanteurs, à moins toutefois qu'elles n'aient recours au suprême remède à la véritable source de consolation : Dieu.

D'ALSACE.

NOS GRAVURES

CASSELMAN AVANT L'INCENDIE

Tous nos lecteurs se rappellent ces terribles incendies qui détruisirent plusieurs petits villages dans l'Ontario. Et sans aller chercher ces désastres au loin, nous les avons vus aux portes même de Montréal ; Dieu sait si, au moment où nous écrivons, les belles et anciennes paroisses de Verchères, de Boucherville etc., ne sont pas menacées par le terrible élément.

Nous reproduisons aujourd'hui des vues de Casselman, un des villages détruits de l'Ontario : ces photographies ont été faites avant le passage du feu ; de tout cela, il ne reste que des cendres.

Une de ces gravures nous montre la scierie à vapeur Bradley : tout a disparu, rien ne pouvait détourner le fléau ; il mettait à néant tout ce qui se trouvait sur son passage.

Ces photographies nous viennent de M. B. Charon.

A TRAVERS LE CANADA

Que de fois nous avons dit combien est belle notre province de Québec !

Par quantité de preuves, dans des articles reproduits par de grands journaux d'Europe—sans la moindre faveur, sans un seul bon mot, croyez-le, des gouvernements d'alors de Québec ou d'Ottawa,—nous avons essayé de démontrer, non seulement le pittores-

que de cette province choisie, mais surtout l'excellence du sol, les facilités de son irrigation, cette condition première d'une bonne culture.

Aujourd'hui, nos lecteurs peuvent admirer de superbes vues du *pays d'en-bas*, suivant l'expression consacrée. Et si l'on dit qu'il fait plus froid à Québec qu'à Montréal, ce froid doit être bien vivifiant, pour produire une si belle végétation.

Notre province n'est pas assez connue : savez-vous de qui, surtout ?—De nous-mêmes !...

JARDIN D'ÉTÉ—JARDIN D'HIVER

Que c'est gracieux, ces petits félins, et comme ils savent choisir ce qui leur convient le mieux comme refuge.

Voyez, ce joli minou dans un soulier : il fait chaud, il cherche le frais. Et soyez sûrs qu'il se trouve aussi bien, dans son soulier, que nous sous une tonnelle.

Mais, l'hiver est arrivé, avec ses frimas : la petite fille de la maison a laissé son manchon sur un meuble quelconque, au lieu de le ranger dans l'armoire de sa maman.

Vite, la petite minette le fait rouler de ce meuble : et comme, toute chatte qu'elle est, elle sent bien la froidure, elle se glisse dans le manchon, n'en laissant sortir que sa petite tête qui a l'air de rire, et ses petites pattes qui doivent toujours être prêtes à griffer à droite ou à gauche.

Ces petits chats ne sont pas aussi bêtes que... j'en ai l'air, me souffle un cruel ami !...

EN ALGÉRIE

Le gouverneur-général de l'Algérie, M. Cambon, qui fut préfet du département du Nord (ce que nous dirions ici : lieutenant-gouverneur de province), ayant été nommé ambassadeur de la République française à Washington, c'est M. Lépine, ancien préfet de police de Paris (ici, *préfet* signifie le grand chef de la police de la Seine) qui lui succéda.

M. Lépine est né en 1846, à Lyon. Il prit part à la guerre Franco-Prussienne, y fut blessé et mérita la médaille militaire.

Il fut sous-préfet en différentes villes ; préfet de l'Indre ; secrétaire général de la préfecture de police de 1886 à 1891, préfet de la Loire, de Seine-et-Oise, enfin préfet de police depuis le 11 juillet 1893.

Il est très adroit, énergique, prudent ; sait démêler les affaires les plus embrouillées.

C'est lui qui prit toutes les admirables dispositions de police lors du séjour des souverains russes à Paris. Il est très heureux en tout ce qu'il fait. Espérons que ce sera un bon gouverneur-général pour la belle colonie au delà de la Méditerranée.

UN TRÉSOR

A l'occasion de son mariage avec Mlle Bernadette Archambault, notre sympathique collaborateur M. Louis-Joseph Béliveau a reçu de l'École Littéraire de Montréal dont il est membre, un superbe album autographe artistiquement orné de gracieuses poésies et de sujets de circonstance spécialement écrits par les "Immortels" de la jeunesse canadienne.

Dans un rapide coup d'œil nous n'avons pu que relever les signatures suivantes : Germain Beaulieu, avocat ; Albert Ferland, artiste ; Jean Charbonneau, E.E.D. ; G.-A. Dumont, historien et libraire ; Pierre Bédard, M.D. ; Gustave Comte, E.E.D. ; E.-Z. Masicotte, avocat ; Henry Desjardins, E.E.L. ; Arthur de Bussières ; Emil Nellighan, etc. Tous noms qui vont grandir pour doubler de prix l'album souvenir que Ludo (nom *timide* du fêté !) "garde jaloux comme on garde un trésor."

UN INDISCRET.

La dernière de M. Prud'homme.

—Je ne sais pas ce qu'a ma montre : je l'ai sans doute achetée chez un horloger socialiste : impossible de la faire marcher plus de huit heures par jour.



JARDIN D'HIVER



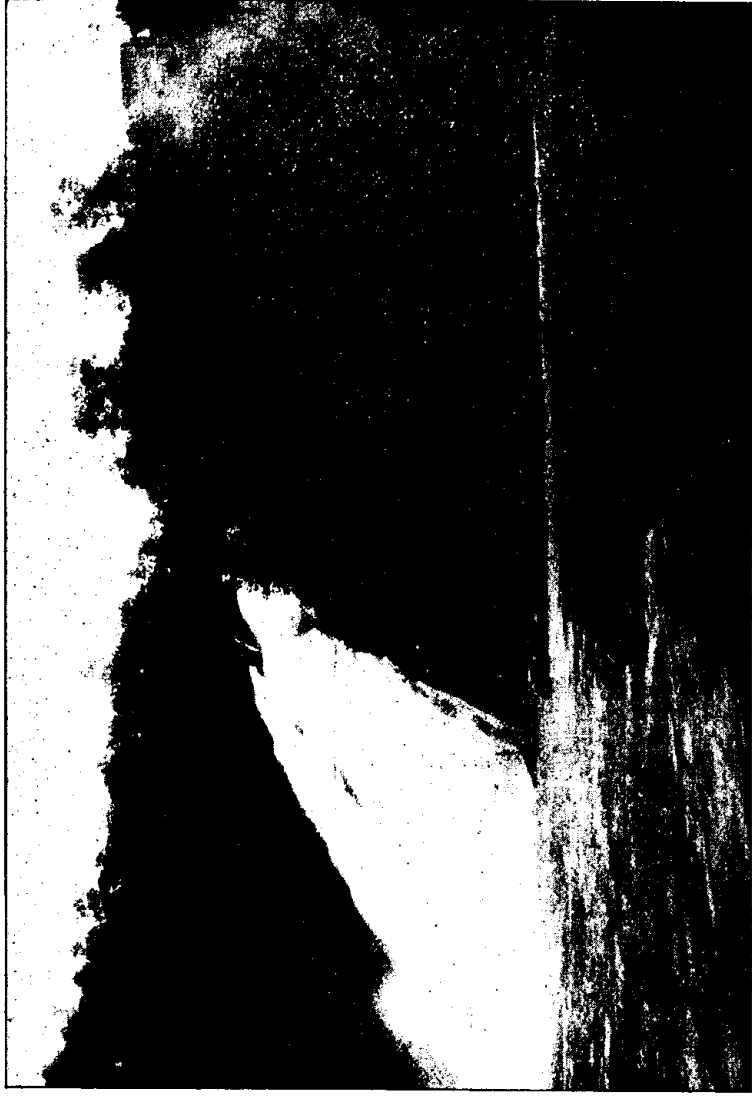
JARDIN D'ETE



Le village Casselman, avant l'incendie



Scierie à vapeur de Bradley, avant l'incendie



Chute de la Rivière du Loup (en bas)



Rivière des Trois-Pistoles

LE JEU DE DAMES

A la suite d'incidents trop longs à raconter, et M. Maillé, ancien champion du jeu de dames, n'ayant pas voulu se soumettre au règlement adopté pour le Jeu de Dames, par l'Association régulièrement convoquée, le titre de champion, suivant le règlement, a été dévolu à M. Alex. Langevin.

M. Alex. Langevin est le type de l'honnête homme, et ses manières pleines d'urbanité le font aimer de tous ceux qui le connaissent.

C'est un des plus anciens amateurs du jeu de dames, qu'il joue depuis plus de trente ans suivant toutes les règles de l'art. En 1869, il fut à la tête des bons, dans un tournoi organisé entre les joueurs du faubourg Québec et ceux du faubourg Saint-Joseph. En 1870, il défît M. Milaire, amateur de grande renommée et tacticien de première force. Enfin, partout et toujours, il se montra joueur accompli, plein de courtoisie, avec l'aimable pointe d'esprit gaulois du vrai Canadien-français.



M. ALEX. LANGEVIN, CHAMPION DES JOUEURS DE DAMES

M. A. Langevin, à l'occasion de son élévation au titre de champion du jeu de dames pour le Canada, avait invité nombre de ses amis à une réunion intime et charmante, dont tous—environ quarante—emporèrent le meilleur et le plus doux souvenir. Cette réunion eut lieu le 21 octobre courant, au club Le Canadien, rue Richmond. On n'en sortit qu'à une heure avancée de la nuit en se disant l'un à l'autre : "Comme cela repose de la polémique turbulente et violente dont nous avons été témoins sur ces temps passés à l'occasion du jeu de dames !"

Nous espérons que tous les amateurs du beau jeu de dames se soumettront aux règles adoptées par l'Association : c'est le seul moyen d'avoir la paix, la concorde, comme c'est le seul moyen de voir prospérer ce noble jeu. Et nous espérons aussi que l'Association gardera jalousement ses droits, appliquant d'une manière juste, mais ferme, ses lois.

PETITE POSTE EN FAMILLE

N.-X. C., Montréal.—Votre manuscrit nous était remis quand on imprimait la première forme du MONDE ILLUSTRÉ : vous comprenez qu'il était absolument impossible de publier vos jolis *Echos*.

Dr Gust.-G. T.—Nous êtes réellement indulgent. Merci de votre bonne lettre. Vous tenez, je le vois, au nom, bien que l'usage fasse préférer le prénom. Les deux seront insérés. Vous auriez avantage, me semble-t-il, à changer les termes du cinquième vers : "Va, bien sûr..." etc. Une jolie petite idée, au lieu de celle-là, trop ordinaire surtout au pays de ce rêve.

Costal.—Joli petit récit. Il lui faudrait un titre assorti.—Que de fois nous avons prié, supplié, de n'écrire que d'un côté du feuillet ! Les autres im-

meries mettent au rebut tout manuscrit ne remplissant pas, entre autres, cette condition. Les deux côtés dérangent tout le travail des typographes. Serez-vous assez bon, une autre fois, de vous rappeler ce qui précède ?

Emery D., Joliette.—C'est fort bien ainsi. Ce genre vous va très bien. Continuez, travaillez, corrigez *sur-tout* le premier jet.—Bravo—.

Aristide T., Joliette.—Est-ce un souffle de Virgile ? Je voudrais commettre, sans impolitesse, une grosse indiscretion... Si je savais combien de fois le printemps a semé de fleurs la route du gracieux poète !... Mais comment demander cela ?...

Dr J.-N. L., Saint-Henri.—Nous recevons, au moment d'imprimer, votre envoi que nous espérons aussi attrayant que le premier.

ERRATA

Nos lecteurs auront la bonté de pardonner au correcteur passablement... endormi du MONDE ILLUSTRÉ.

Dans l'article : Nos Etudiants, du dernier numéro, deuxième ligne de la première colonne, et première ligne de la deuxième colonne, lisez : *en général*. Le correcteur a laissé tomber un é... heureusement muet, à ces deux généraux. A la septième ligne, première colonne, lisez : ceux-ci ont *en outre* saint Jean à la Porte Latine.

Dans le numéro 702 du 16 octobre dernier, une grosse erreur de nom s'est glissée dans la *Chronique Européenne* de M. Rodolphe Brunet : au quatrième paragraphe, on a imprimé : Mme juge Alphonse Ouimet. Tous nos lecteurs ont compris qu'il s'agissait de Mme juge Aldéric Ouimet.—Nous prions la famille de pardonner une erreur tout involontaire.

THÉÂTRES

THÉÂTRE FRANÇAIS

Le magnifique drame intitulé : *Le Dr Hill*, tient l'affiche, cette semaine, au coquet Théâtre Français, coin des rues Saint-Dominique et Sainte-Catherine.

Il y a dix ans que cette jolie comédie a été jouée en cette ville. Elle nous avait été apportée par M. J.-B. Polk qui, après plusieurs années de succès en Angleterre, nous revient avec la même représentation ; nous pensons qu'elle sera bien accueillie par le public Montréalais.

Au nombre des membres de la troupe se trouve le célèbre Los Voujeres, qui nous arrive avec tous les lauriers qu'il a recueillis sur la scène américaine. A Chicago comme à New-York, tous les journaux ont été unanimes à dire que cette troupe est la meilleure qui ait jamais traversé l'océan.

MILLE CÉLINIE MARIER

Nouvelle que les Canadiens de la Ville-Lumière accueilleront, sans doute, avec joie : leurs frères de Montréal se sont empressés d'aller applaudir Mlle Célinie Marier, à son premier concert donné depuis son retour au milieu de nous, le 21 octobre, à la salle de la Y.M.C. A., avec le concours d'artistes distingués.

Les applaudissements chaleureux et les nombreux rappels de l'auditoire, voire même l'offrande d'un magnifique bouquet, ont paru vivement toucher notre artiste compatriote, car ils ne pouvaient mieux lui prouver la sympathie et l'admiration de ses concitoyens.

PARC SOHMER

Rien de plus agréable, s'il fait bon, que de passer quelques heures le dimanche au Parc Sohmer : on y respire si bon air !—S'il pleut, que c'est agréable encore de s'y rendre, puisqu'on y est à couvert si l'on veut.—Et s'il gèle comme au Klondyke, on a, ici, l'avantage sur ce pays d'or, de pouvoir se réchauffer : le bon, le vrai canadien au pays dort, et se moque bien du pays d'or !

JEUX ET AMUSEMENTS

LOGOGRIPE

Avec six pieds, je suis un mets fort restaurant ;
Avec cinq, des traités, je deviens le garant ;
Avec quatre, mes flots roulent avec vitesse ;
Avec trois, en fuyant j'emporte la jeunesse.

CHARADE

Que de belles à mon premier
Empruntent ce teint frais et rose
Où le lis épouse la rose
Sur ton visage printanier !

Et cependant mon seul dernier,
Simple élément, modeste cause,
Sur ta joue entretient éclore
La douce fleur de l'églantier.

Aussi, rendant un juste hommage
A tes attraits, le fou, le sage,
Te dresse en son cœur des autels.

L'entier, parfois lourd de la vie,
Qui pèse sur tant de mortels,
Doit vous être léger, Marie !

SOLUTIONS DES PROBLÈMES PARUS DANS LE NUMÉRO 702

Enigme.—La nuit.

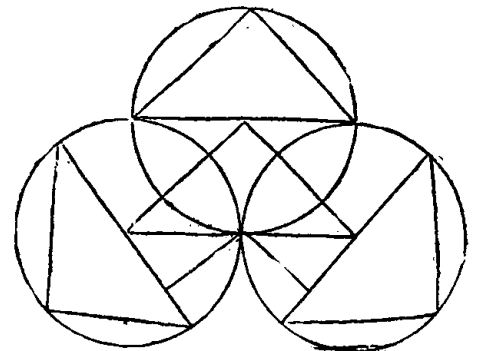
EXPLICATION DU RÉBUS QUI A PARU DANS LE N^o 704

L'étude est la clé de la science. Mot à mot : LE tu D—la clef—2 la scie anse.

Ont deviné : Mlle Alice Pélissier, Yamaska ; Mlle Zorilla Beaudoin, Québec ; Mlle N. Dupré, Sorel ; A.-S. Jacques, Ottawa ; Mlle O. Viger, Montréal.

PROBLÈME GRAPHIQUE

Faire, d'un seul trait de plume, les trois cercles ci-dessous :



GRAVURE-DEVINETTE



Tous acclament la voiture, tandis que le prince en est loin !
Qui le trouvera ?

LES DEUX GOSSES

PREMIÈRE PARTIE

CE QUE DURE LE BONHEUR

(Suite)

M. de Kerlor qui observait sa petite-cousine, fut parfaitement dupe de cette attitude.

Il ne se doutait pas que, en ce moment, Mariana se disait, la rage au cœur :

— Cette langoureuse enfant est fort jolie. . . . Son petit air intéressant a dû frapper mon ami Georges, qui est assez impressionnable. Ainsi, cette Mlle de Penhoët me remplace déjà dans mes fonctions. . . . Qui sait si bientôt, elle ne m'enlèvera pas mon cousin ? . . . Qui sait si déjà elle ne l'a pas conquis ? . . . Je ne sortirai pas du château avant de savoir à quoi m'en tenir.

Mlle de Sainclair se montra très empressée auprès de la comtesse ; elle descendit même jusqu'à apprendre à Hélène quelques petits détails auxquels la châtelaine tenait beaucoup dans l'organisation assez compliquée de son service intime.

Mlle de Penhoët remercia vivement Mariana ; et Mme de Kerlor demanda à l'institutrice si elle pouvait passer la journée à Kerlor.

Mariana se fit un peu prier ; mais elle céda devant l'insistance de Georges et de Carmen.

Elle pria pourtant qu'on lui permit de rentrer à Brest avant la nuit.

— De cette façon, fit la comtesse, nous nous imaginerons, pour quelques heures, que vous ne nous avez pas quittés.

Mlle de Sainclair joua l'émotion la plus touchante.

Le temps continuait à être beau.

Pendant le déjeuner on agita la question de la promenade de l'après-midi.

Différents projets furent discutés ; mais la comtesse, qui ne s'était pas encore prononcée, déclara qu'elle préférait la châtaigneraie de Kerlor à toutes les excursions du monde.

Mariana en conçut un secret plaisir. Il était impossible que Georges, en revoyant la clairière où nos lecteurs se rappellent que ce récit a commencé, ne rappelât pas à sa petite-cousine la scène occasionnée par cette brute de Pornic.

En effet, Mlle de Sainclair ne s'était pas trompée dans ses prévisions.

Georges, qui avait continué à se montrer fort aimable pour elle, lui offrit le bras, quand on entra dans le parc.

Le jeune homme en somme ne laissait pas d'éprouver de l'affection pour Mariana.

C'était une saine et bonne amitié d'enfance, au moins de la part de Georges, nous le savons ; et puis ce jour-là M. de Kerlor était reconnaissant à la petite-cousine d'avoir rendu si vite un discret hommage à la beauté sereine de Mlle de Penhoët.

Mlle de Sainclair se rassénérât peu à peu.

Elle ne doutait pas un seul instant de la réussite de ses projets.

Son plan se déroulait suivant les péripéties qu'elle avait prévues.

Elle avait eu bien tort de concevoir des craintes inexplicables en se rendant à Kerlor.

Les événements lui donnaient raison ; son départ du château, à l'heure propice, était décidément un trait de génie.

Si elle était restée constamment auprès de Georges, celui-ci n'aurait pas été mordu au cœur par la passion résultant de la disparition de la femme aimée.

Mariana fixa sur le jeune homme son regard le plus ensorceleur.

Pendant que la comtesse de Kerlor s'entretenait avec Hélène et Carmen. Georges et sa cousine s'étaient insensiblement éloignés, au hasard de la promenade.

* *

Soudain M. de Kerlor prit cordialement la main de Mlle de Sainclair.

— Ma petite-cousine, dit-il avec effusion, je suis très heureux que vous vous soyez décidée à refaire le voyage de Kerlor.

— Hélas ! mon cousin, je ne suis auprès de vous que pour quelques heures !

— Pourquoi ? Y a-t-il rien d'irrévocable dans la vie et à votre âge. Mlle de Sainclair tressaillit. Cette parole de Georges ne ressemblait-elle pas au plus doux des encouragements.

Il continua :

— Je compte bien que nous nous reverrons souvent. Cette excellente Mme Neville ne me paraît pas très exigeante.

— Vous ne sauriez croire, mon cher cousin, répondit Mariana, comme mon cœur se serrait lorsque j'ai franchi, tout à l'heure, la grille du château.

— Vous n'étiez pas rassurée sur l'accueil qui vous était réservé ?

— Je l'avoue.

— Vous n'avez plus aucune appréhension maintenant ?

— Aucune.

— A la bonne heure ! . . . Il y a eu dans tout ceci la plus regrettable des méprises.

— Si vous saviez comme j'ai pleuré ! Le devoir ordonnait ! Et puis . . . ma situation était si fautive au château.

— Sur ce point, répliqua Georges, je ne suis plus de votre avis.

— J'étais la parente pauvre.

— Vous savez bien que la richesse nous importe peu.

— Ah ! monsieur de Kerlor, vous exprimez là une opinion toute personnelle.

— Je suis sûr que ma mère et ma sœur partagent mes sentiments.

— Ainsi, vous n'attachez pas d'importance à la fortune, et seuls chez celle que vous aimeriez la naissance et le nom auraient pour vous du prix.

— Je ne sais même pas si ces qualités compteraient pour moi . . .

Et la tendresse seule, à défaut de tout le reste, guiderait mon choix.

— Vous êtes la générosité même !

— Voulez-vous apprendre à quel point sont d'accord mes opinions et mes actes . . . Ecoutez moi !

Mariana eut un léger frémissement, sa taille ondula, tandis qu'une lueur passait dans ses yeux aux reflets de saphir.

Elle se persuada qu'elle touchait au but.

Georges reprit d'une voix légèrement voilée par l'émotion :

— Ce que je vais vous dire, ma chère Mariana, tout le monde l'ignore encore, même ma mère ; mais c'est plus fort que moi . . . Je veux que vous soyez ma première confidente.

On devine l'émoi de Mariana devant un tel début.

Ainsi c'était bien elle qui avait raison contre tous, contre Carmen surtout.

Georges l'aimait et il allait le lui dire . . .

Elle murmura en prenant la pudique attitude obligée :

— Mon cousin . . .

— Ma cousine, vous l'avez deviné, n'est-ce pas, à mon préambule.

J'aime une jeune fille . . .

Mlle de Sainclair répliqua les yeux baissés :

— Votre amour est de ceux qui ne peuvent manquer d'être partagés.

— Elle est pauvre . . .

— Je vous reconnais bien là !

— Elle n'a pas de parents . . .

— Votre famille les remplacera.

— Elle est de bonne noblesse, il est vrai.

— Cela suffit à un cœur comme le vôtre.

Mlle de Sainclair à chacune de ces répliques sentait sa poitrine battre. Son triomphe était complet, indiscutable.

— Que vous dirai-je encore ? . . . Il n'existe pas de mots assez éloquents pour rendre ma pensée . . . A quoi bon vous dépeindre son charme et sa grâce ? . . . Vous savez déjà que ses yeux bleus sont les plus beaux du monde.

— Georges ! . . . fit Mariana presque pâmée.

Elle eut un mouvement comme si elle allait tomber dans les bras du jeune homme.

Heureusement pour Mlle de Sainclair, elle eut une seconde d'hésitation.

M. de Kerlor la regarda, un peu interdit ; il ne voulut pas s'arrêter à la vague supposition qui venait de lui traverser l'esprit.

Il conclut :

— Vous êtes trop mon amie, ma chère Mariana, pour que je ne complète pas ma confiance . . . Et je suis certain que vous m'approuverez de vouloir être le mari de Mlle Hélène de Penhoët.

Il sembla à Mariana que la terre s'entr'ouvait.

Elle devint atrocement pâle ; tout son sang lui afflua au cœur ; un brouillard sinistre lui obscurcit la vue.

— Mon aveu vous surprend ? demanda Georges.

— Non ! balbutia-t-elle, non ! Cela devait arriver.

Et elle eut la force d'ajouter :

— Je l'avais deviné !

* *

A ce moment, la comtesse, Carmen et Hélène rejoignirent le couple.

Georges regarda l'orpheline avec une expression si tendre que Mlle de Penhoët ne put s'empêcher de lui répondre par un sourire, dont la chasteté délicieusement ingénue enivra davantage encore le jeune homme.

Les dents de Mariana étaient convulsivement serrées.

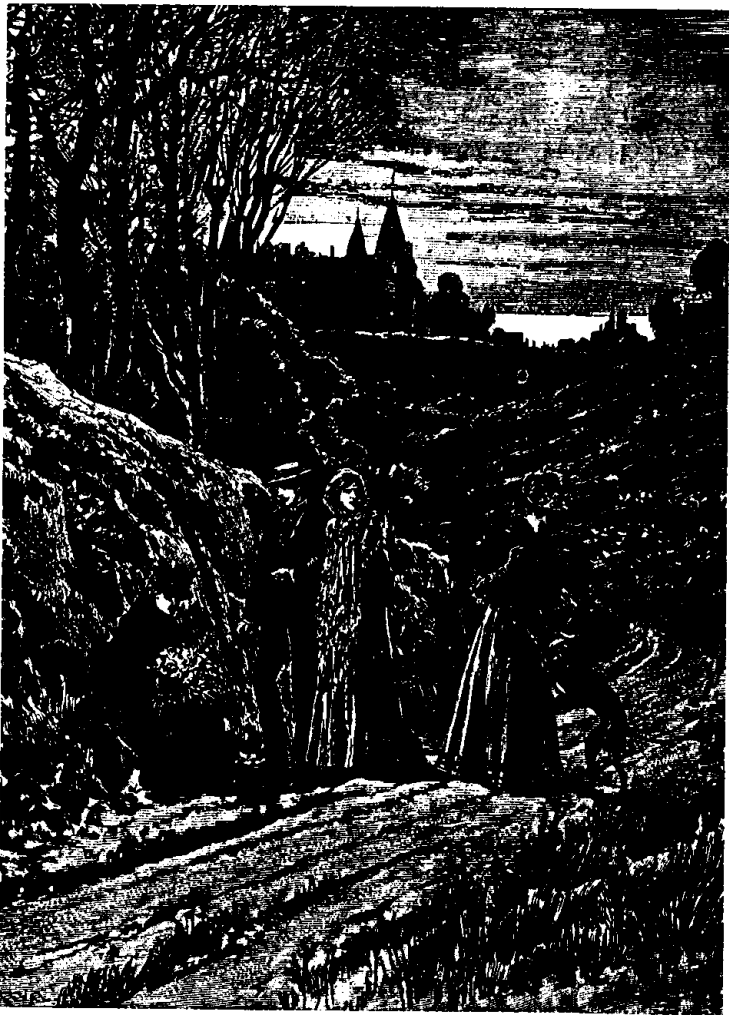
Ses projets de haine et de vengeance, différés un instant, s'entrechoquèrent de nouveau dans sa cervelle en feu.

—Je me vengerai d'eux tous, se dit-elle ; mais, c'est sur celle-là que je m'acharnerai de préférence, car c'est elle qui me vole la fortune, la considération et le nom de Kerlor.

Elle essaya de ressaisir ses idées au milieu de sa démente et ajouta en elle-même :

—Ce mariage n'est pas encore fait, puisque Georges n'a même pas prévenu sa mère... Qui sait si je ne pourrai pas l'empêcher !

Mlle de Sainclair dut encore une fois se contraindre, retrouver son air aimable pour débiter les paroles mielleuses dont elle était si prodigue lorsqu'elle voulait capter l'estime des gens.



Elle préférait la châtaignerie de Kerlor à toutes les excursions du monde
Page 443, col. 1

Quand elle prit congé des hôtes de Kerlor, ce fut avec un luxe de protestations inimaginables.

Les mots de dévouement absolu, de remerciement attendri, de reconnaissance éternelle, jaillissaient de ces jolies lèvres qui distillaient avec un art consommé le mensonge et l'hypocrisie.

La bonne comtesse de Kerlor en était toute remuée.

Elle fit promettre à Mariana de revenir bientôt.

Mlle de Sainclair invoqua ses devoirs d'institutrice, mais répondit qu'elle ferait tout au monde pour contenter la digne et sainte femme qu'elle continuait à aimer comme une mère.

Georges pressa affectueusement les mains de la petite-cousine qui avait reçu ses amoureuses confidences.

Carmen embrassa la perfide créature sans l'ombre d'une arrière-pensée. Mlle de Kerlor, qui connaissait le secret de la jeune fille, trouvait qu'elle s'était admirablement comportée devant Georges et lui en savait gré.

Seule, Hélène eut un recul instinctif quand Mariana lui serra la main.

On avait attelé le buggy pour reconduire à Brest, Mlle de Sainclair.

—Allons ! fit la comtesse en voyant s'éloigner sa parente, j'avais tort de lui garder rancune.

XIV

PREMIÈRE VENGEANCE

C'était fini ! Mariana aurait pu s'arrêter sur la pente du mal, si Georges de Kerlor n'avait pas eu l'imprudence de lui faire cet aveu auquel elle devait la plus cruelle et la plus humiliante des méprises.

Mlle de Sainclair eût certainement vu le danger ; mais elle aurait fait appel à toute sa rouerie féminine pour le conjurer.

Elle aurait lutté contre cette Hélène, qui certainement était jolie, mais qui ignorait les ressources d'une coquetterie raffinée et n'aurait pas su envelopper le jeune homme de cette chaude atmosphère de séduction qui, pensait Mariana, est indispensable pour conquérir et surtout conserver le cœur des hommes.

La dédaignée se reprochait avec colère d'avoir gardé jusqu'au bout ses ridicules illusions.

Elle avait failli tomber dans la plus grossière erreur.

Georges lui avait fait un affront qu'une femme, surtout lorsqu'elle est vindicative, ne pardonne jamais. Elle avait vu, fixés sur ses yeux, les yeux pleins de passion du jeune homme ; il avait tendu vers elle ses mains frémissantes ; elle attendait le suprême aveu, et toutes ces démonstrations d'amour s'adressaient à une rivale exécrée !

Mariana en frémissait encore de rage.

Tout d'abord sa haine farouche s'était concentrée sur Carmen ; voici maintenant que Georges obligeait Mariana à le détester ; elle éprouvait de l'animadversion même contre cette bonne et inoffensive comtesse de Kerlor, parce qu'elle avait trop facilement remplacé la demoiselle de compagnie, qui se croyait pourtant indispensable.

Mais c'était Hélène de Penhoët qui serait surtout frappée sans pitié.

Mlle de Sainclair faisait ces réflexions dans le buggy que Tous-saint conduisait d'une main prudente et sûre.

La voyageuse n'avait pas à redouter l'accident qui lui était arrivé avec la carriole de Pornic.

Par une naturelle association d'idées, la pensée de Mariana se reporta sur Paul Vernier.

Elle lui en voulait aussi, à celui-là, de sa recherche qui ressemblait à une importunité.

Elle haussa les épaules trouvant qu'elle aurait le temps de réfléchir le lendemain, au sujet de la conduite qu'elle tiendrait vis-à-vis du sculpteur.

Ce qui était beaucoup plus urgent, c'était de prendre des mesures pour entraver ce mariage dont elle venait de pressentir l'imminence, sinon pour le rendre impossible.

—Que faire ? se demanda Mariana.

En somme, ses moyens d'action étaient limités, et les événements menaçaient de se précipiter. Il n'y avait plus une faute à commettre.

Elle arriva promptement à Brest et réussit à esquiver les questions que Mme Nerville n'aurait pas manqué de lui adresser sur les habitants de Kerlor, si la notairesse avait été là.

Mariana se voyait déjà forcée de faire l'éloge de Mlle de Penhoët. Quelle dérision !...

L'institutrice put gagner sa chambre avant le dîner et combiner ses projets de vengeance.

Le lendemain, Mariana était encore plus exaspérée que la veille.

Se venger ! telle était l'idée fixe de Mlle de Sainclair.

Quel dommage que les lois et les coutumes du beau pays de France ne ressemblaient plus aux traditions d'autrefois, qui permettaient, comme dans le pays d'origine de Mariana, de se débarrasser de ses ennemis d'une façon expéditive.

La jeune fille roulait dans son cerveau enfiévré les projets les plus cruels, quand elle vit que l'heure de conduire la petite Jeanne Nerville à son cours de dessin était arrivée.

Pendant le trajet pourtant Mariana redevint plus calme. N'avait-elle pas besoin de tout son sang-froid pour combiner ses odieuses machinations ?

Mlle de Sainclair eut même un sourire en pensant que, au moment où elle était auprès de Georges, Paul Vernier l'attendait à l'église Saint-Louis.

Elle allait probablement rencontrer le sculpteur chez M. Kéraliès. Oserait-il parler à Mariana ?

Elle l'espérait bien.

Les prévisions de Mariana se réalisèrent : Le lendemain, Paul Vernier était chez son ami Kéraliès. Il regarda l'institutrice avec un profond respect ; mais elle vit qu'il se levait quand elle eut confié Jeanne au professeur.

Elle aussi désirait une explication, mais elle feignit de chercher à l'éviter.

Elle fut servie à souhait, car à ce moment entra dans l'atelier Mlle Monique Aubierge, qui accompagnait son élève, Mlle Yolande de Guidelvinec chez M. Kéraliès.

Mme de Guidelvinec était la propre sœur de Mme la comtesse de

Kerlor ; mais elles ne se fréquentaient plus, depuis que feu le comte de Kerlor, qui était un homme d'esprit, et ne condamnait pas aveuglément en bloc les idées modernes malgré ses convictions royalistes, avait rompu avec les cheveu-légers du parti intransigeant monarchiste, dont la dernière citadelle est la Bretagne, comme chacun le sait.

A la mort du comte de Chambord, il y avait en une scène très orageuse entre le comte de Kerlor et le comte de Guidelvinec, les deux beaux-frères.

Le vicomte avait fait preuve d'un fanatisme ridicule, autant que légitimiste, en criant :

— " Le Roy est mort, vive le Roy ! "

Le comte avait haussé les épaules ; les deux familles s'étaient brouillées mortellement.

Ajoutons que le gentilhomme qui portait ce nom suffisamment rocaillieux de Guidelvinec, était par les femmes, allié aux Penhoët.

Mlle Monique Aubierge vint saluer Mlle de Sainclair en lui tendant la main avec la respectueuse déférence d'une fille sans particule, s'adressant à une demoiselle dont le nom figure aux premiers rangs du chartrier de la province.

Pendant que Yolande de Guidelvinec, qui portait la tête comme un Saint-Sacrement, se préparait à prendre sa leçon, la conversation s'engageait entre Monique et Mariana.

Mlle Aubierge était une suave personne de trente-huit ans, très grande, très mince, au regard éthéré.

Un de ses gestes de prédilection consistait à se croiser pieusement les mains sur sa poitrine, d'une platitude invraisemblable.

— Eh bien ! mademoiselle de Sainclair, commença Monique, vous avez donc quitté définitivement le château de Kerlor ?

Mariana, malgré la prudence hypocrite qu'elle cherchait toujours à s'imposer, redevint l'irascible fille d'Eve que nous connaissons.

Elle ne put s'empêcher de profiter de l'occasion qui s'offrait pour exhaler sa haine contre sa rivale.

Elle répliqua :

— Certainement, mon devoir était de céder la place à l'intrigante, qui est entrain d'accomplir une œuvre néfaste à Kerlor.

— Jésus-Seigneur ! fit Mlle Aubierge, les yeux ronds, la bouche en losange, que m'apprenez-vous là ? . . . Et comment se nomme cette créature ?

— Hélène de Penhoët, fit Mariana, toute frémissante et le regard plein de flammes.

Cet accès de colère passé, la jolie fille chercha cependant à se ressaisir. Elle se dit qu'elle avait eu tort de montrer ainsi le fond de son âme ténébreuse.

Il fallait que personne ne soupçonnât ce qu'elle y recélait.

Elle reprit d'un ton meilleur, contrastant avec sa précédente exaltation :

— Si j'étais restée là-bas, mon chagrin eut été trop cruel, car j'aime Mme la comtesse de Kerlor comme si elle était ma mère.

Le hasard aveugle continuait à favoriser la descendante de la mulâtresse Aurore, et elle venait, sans le savoir, de commencer cette œuvre de vengeance qui lui tenait si fort à cœur.

Mlle Aubierge répliqua, effroyablement scandalisée :

— Il n'est pas possible que la personne dont vous venez de me parler soit la fille de la . . . marquise de Penhoët.

Le titre avait eu beaucoup de mal à franchir la gorge abrupte de Monique.

— Je vous demande pardon ; c'est bien d'elle qu'il s'agit.

Mlle Aubierge étendit les bras comme si elle voulait repousser le démon.

Elle poursuivit :

— Mademoiselle, la comtesse de Kerlor ne sait donc pas l'histoire de la . . . marquise ?

Mariana eut un frémissement.

Sa haine lui donnait une sorte de prescience ; elle comprit qu'elle allait apprendre des choses qui la serviraient.

En effet, pas plus que Carmen et que Georges, elle n'avait entendu parler des abominables calomnies que nous connaissons.

Monique Aubierge entama un récit complet à Mlle de Sainclair, qui fit tous ses efforts pour dissimuler sa joie.

Mais alors, un mariage entre Georges et Hélène était impossible.

Sans doute, la comtesse de Kerlor ignorait que la marquise de Penhoët avait été une fille de théâtre, de là à dire une courtisane, il n'y avait qu'un pas.

Il suffirait de prévenir la mère pour que, non seulement l'espoir insensé de Georges s'évanouit, mais pour que cette fille fût chassée du château où elle usurpait la place d'une personne irréprochable comme l'était Mlle de Sainclair.

Toutefois, Mariana n'alla pas trop loin dans cette voie de l'optimisme exagéré. La réflexion lui fit entrevoir qu'elle devait faire fausse route. Elle se rappela que Mme de Kerlor possédait admirablement son armorial breton, et que rien de ce qui touchait les grandes familles armoricaines ne laissait la comtesse indifférente.

Elle devait être instruite des faits révélés par Mlle Aubierge, puisqu'ils avaient été de notoriété publique.

D'autre part, Mariana ne pouvait admettre, connaissant l'austérité des principes de sa bienfaitrice, que celle-ci, exactement renseignée, eût donné l'hospitalité à Mlle de Penhoët.

Allons ! l'énigme subsistait ; mais Mariana comprit trop bien qu'elle était sur une bonne piste pour persister dans sa dissimulation ; elle se contenta de prendre un air affligé et de donner à ses paroles un petit ton de commisération très édifiant.

— Hélas ! reprit-elle, je n'aurais pas eu le courage de tout vous dire . . . Mais il faut que je surmonte mes répulsions pour que vous appreniez à votre bonne maîtresse ce qui se passe, à la condition bien entendu, que vous affirmerez à Mme de Guidelvinec que je me borne à la renseigner, sans fournir mon appréciation personnelle . . . Sachez, Mlle Aubierge, qu'il est question d'un mariage entre M. Georges de Kerlor et Mlle de Penhoët.

Monique poussa un gémissement.



Et je suis certain que vous m'approuverez de vouloir être le mari de Mlle Hélène de Penhoët.—Page 443, col. 2

— Sainte Vierge, conçue sans péché, permettez-vous une union aussi épouvantable ?

Mlle de Sainclair sentit qu'elle n'avait pas besoin d'insister ; elle venait de faire une utile besogne.

Elle n'avait plus qu'à s'occuper de Paul Vernier ; détournant la tête, elle jeta au sculpteur un coup d'œil peu compromettant. Il le comprit néanmoins.

L'institutrice sortit de l'atelier et traversa un petit salon pour gagner la porte de sortie.

L'artiste eut bientôt rejoint Mariana, qui ralentit son mouvement de retraite.

— Mademoiselle, dit-il, je n'ai pas eu le plaisir de vous voir hier, comme je l'espérais.

Elle ne répondit pas.

Il continua :

— Je l'ai beaucoup regretté, car je vais quitter Brest.

Cette fois, elle ne dissimula plus ; sa physionomie devint très inquiète.

—Oui, continua Paul Vernier, j'ai reçu une lettre d'Antonin Gervais, le grand sculpteur, qui a daigné s'intéresser à moi.

Mariana répondit d'une voix très aimable :

—Et vous allez à Paris, probablement ?

—Oui, mademoiselle.

—Je vous félicite, M. Vernier, vous pourrez vous y faire dans le monde artistique la place que votre talent vous assigne.

—Mon maître a poussé la bonté jusqu'à me faire obtenir une commande.

—Vraiment !

—Je vais être chargé de travaux importants qu'un très riche banquier fait exécuter dans son hôtel nouvellement construit... Il y a des portes, des cheminées, une fontaine monumentale et d'autres objets d'art qui me permettront, si j'ai quelque mérite, de le mettre en lumière.

—C'est fort bien, M. Vernier ; la nouvelle que vous m'apprenez me cause beaucoup de joie... Elle me permet en outre de vous assurer, maintenant que nous allons vivre loin l'un de l'autre, que vos belles protestations d'il y a huit jours ne m'avaient pas laissé indifférente... Vous le voyez, pour que j'en convienne, il faut réellement que vous n'ayez plus le temps d'en tirer vanité.

Paul Vernier eut un peu d'effarement. Il ne pouvait croire ce qu'il avait entendu, ou plutôt il se demanda si Mlle de Sainclair ne le raillait pas.

Mariana poursuivit d'une voix empreinte d'une nuance d'amertume :

—Vous oublierez vite, à Paris, l'humble institutrice que le sort condamne à rester en Bretagne... Ah ! vous voyez, j'avais raison de vouloir vous empêcher de parler.

Elle soupira, leva ses beaux yeux au ciel et murmura, navrée :

—Adieu !

Elle fit quelques pas vers la porte.

—Mademoiselle ! s'écria Paul, qui ne pouvait se décider à croire à son bonheur, avez-vous supposé que je partirais ainsi !

—Il le faut bien, répliqua-t-elle en hochant la tête d'un air désabusé.

—Avez-vous cru, après ce que votre bouche vient de laisser échapper, que je pourrais renoncer à vous ?

—Hélas ! M. Vernier, chacun de nous doit suivre sa destinée.

—Non, mademoiselle, la nôtre est commune. Je vous en supplie, ne me repoussez plus...

Elle appuya une main sur son cœur et parut laisser supposer qu'un violent combat se livrait dans son âme.

L'artiste devint plus pressant. Il s'écria, tremblant d'espoir :

—Je vous aime... Voulez-vous être ma femme ?

—Monsieur Paul ! fit-elle faiblement.

Il poursuivit avec une chaleur concentrée :

—Il vous est défendu de me refuser... Vous-même, êtes-vous faite pour végéter dans l'humble situation où je souffre tant de vous voir ? Paris vous appelle, comme moi. Paris où, sans vous, je ne pourrais vivre, où je serais incapable de travailler... Vous ne voulez pas briser ma carrière d'artiste... Non ! vous consentez, n'est-ce pas ? Vous acceptez l'existence que je vous ai offerte... Vous serez ma compagne fidèle... Je vous devrai tout.

Il tomba aux genoux de Mariana. Elle le releva.

—Eh bien ! répondit-elle, je ne doute plus de votre sincérité.

—Ah ! merci, mademoiselle !

—Je consens à devenir votre femme.

—Que je vous aime !

—Mais vous me permettrez de poser une condition.

—Je l'accepte, quelle qu'elle soit.

Elle ajouta, tenant Paul Vernier sous la magie de son sourire :

—Je ne crois pas qu'elle vous paraisse trop pénible... Je désire... je veux que notre mariage soit célébré ici, et, naturellement, dans le plus court délai possible.

Le jeune sculpteur fut ravi ; Mariana comblait ses vœux ; il allait s'occuper immédiatement des formalités préliminaires.

Mlle de Sainclair lui tendit une main qu'il couvrit de baisers.

Elle paraissait attendrie et regardait Paul avec sensibilité ; au fond, le cœur de Mariana ne battait pas plus fort qu'à l'ordinaire, et l'émotion de ce brave garçon la laissait très froide ; quelque communicative que soit la tendresse, celle-là ne la gagnait pas. Un peu de compassion et de sympathie pour la passion qu'elle se sentait inspirer, c'était tout !

Mais le sculpteur était trop radieux pour étudier la physionomie de sa fiancée ; celle-ci, en outre, se serait jouée de la crédulité d'un homme plus expert que Vernier en matière sentimentale.

Le pauvre garçon était littéralement ensorcelé. Sa nature vibrante d'artiste ne lui permettait plus de raisonner.

Il estimait que Mariana faisait un grand sacrifice en l'agrément comme mari. Il n'était pourtant pas aveugle et se disait qu'elle ne pouvait encore l'aimer et ne cédait que par charité ; aussi se jurait-il de ne vivre que pour Mlle de Sainclair qu'il adorait toujours en

esclave soumis et dont les moindres désirs seraient pour lui des ordres.

Si cette fille n'avait pas été aveuglée par sa haine jalouse, si elle avait compris les sentiments élevés de Paul Vernier, si elle avait eu l'honnêteté de répudier ses ambitions aussi effrénées que ses haines, elle eût trouvé auprès de ce beau et brave garçon toutes les saines joies du foyer. Mais pendant que Paul parlait, l'esprit de Mariana était à Kerlor, et mille imprécations contre tous ceux qui habitaient le château grondaient en elle de plus en plus violentes.

Pauvre Vernier ! Quelle fâcheuse inspiration il avait eue de vouloir rentrer à pied de Kernéis à Brest !

—Mon ami, reprit Mariana, je suis forcée de vous quitter ; j'ai besoin d'aller faire plusieurs courses avant de revenir prendre mon élève.

—Je vous attendrai... Vous me direz si je dois me présenter chez maître Neville.

Elle répartit :

—Oui, il faut lui rendre visite... Je le prévendrai ainsi que sa femme.

—Et ils me recevront bien ?

—Un notaire n'est-il pas habitué à ce qu'on lui parle mariage ? Elle sourit à Paul, lui serra la main et laissa l'artiste en plein rêve étoilé.

Une fois dehors, elle s'écria avec un mauvais sourire :

—Eh bien ! Au moins si je n'empêche pas le mariage de Georges, j'aurai la satisfaction d'être mariée avant lui.

La moindre fausse manœuvre pouvait déjouer les menées ténébreuses de l'institutrice ; elle avait conscience du péril qu'elle courait.

Tout d'abord elle se demanda quel effet produirait le nouvelle de son mariage sur les châtelains de Kerlor.

Cette union ne paraîtrait-elle pas trop précipitée ?

Non ; Mariana ferait la leçon à Paul Vernier, qui lui obéirait docilement.

Elle imaginerait un coquet petit roman, commencé autrefois au château, où le jeune sculpteur était venu tailler les vieilles pierres seigneuriales.

Les choses avaient suivi leur cours naturel. Mariana n'avait pas osé faire part de cette liaison et des projets qui l'avaient accompagnée à Mme de Kerlor. Mais la jeune fille déclarerait qu'elle n'avait aucune ambition et se doutait bien qu'elle ne pouvait espérer un brillant mariage.

Paul Vernier d'ailleurs avait un éclatant avenir ; il apportait l'aristocratie de son talent, qui équivalait bien au nom de Mlle de Sainclair.

Bref, ils avaient échangé leurs serments.

La comtesse mettrait sur le compte de cet amour le départ de la jeune fille. Tout finissant devant le maire et le recteur, la morale gardait ses droits, d'autant plus que Paul et Mariana n'avaient donné prise à aucune médisance, leurs relations étant restées très pures.

Si le mariage avait lieu dans un délai si court, c'est que les circonstances l'imposaient, puisque le sculpteur était appelé à Paris.

De ce côté, Mariana n'avait donc rien à redouter. Dans quelques jours elle retournerait à Kerlor ; et, toute souriante, les yeux baissés, avec la timidité des fiancées, elle demanderait à sa bienfaitrice de sanctionner de son approbation cette union très honorable.

De cette façon, Mlle de Sainclair, devenue Mme Paul Vernier, conservait ses entrées au château de Kerlor.

A Paris, l'hiver, elle serait reçue dans l'hôtel du Parc des Princes, au bois de Boulogne.

Elle serait au courant de tout ce qui se passerait dans la famille, et jamais on ne soupçonnerait la petite-cousine d'être l'auteur des effroyables machinations qu'elle rêvait.

Pour que ces édifiants projets réussissent pleinement, il fallait que leur exécution égalât leur conception. La vicomtesse de Guidelvinc allait porter les premiers coups.

Le visage de l'institutrice rayonnait d'une joie presque satanique.

Si Paul Vernier l'avait aperçue, en ce moment, il l'eût trouvée, à coup sûr, moins séduisante.

—Comme je vais me venger d'eux tous ! murmura Mlle de Sainclair... Il me semble que je les tiens déjà à merci ! Je les entends crier grâce !... Mais je resterai impitoyable !... Je voulais Georges de Kerlor, on me condamne à épouser un indifférent, qui sera mon maître, et que cette servitude où il me tiendra me fera peut-être haïr. Ah oui ! je les ferai tous souffrir jusqu'à la mort.

* *

Mlle Monique Aubierge, dès qu'elle fut rentrée chez sa maîtresse, raconta à Mme de Guidelvinc ce qu'elle avait appris.

La vicomtesse fut terrifiée. Elle en prévint tout de suite le vicomte ; celui-ci jeta des cris d'orfraie.

PIERRE DE COURCELLE.

A suivre

SI FACILE MAINTENANT

Combien de nuits sans sommeil avec une toux opiniâtre : il serait si facile, cependant, de se débarrasser de cette affection désagréable et douloureuse avec quelques doses de *Baume Rhumal*. En vente partout.

CHOSSES ET AUTRES

—On compte, à New-York, 1,157 millionnaires. La fortune de plusieurs se monte dans les \$75,000,000 et les \$100,000,000.

—Le 27 juillet dernier, la banque d'Angleterre a eu 200 ans d'existence. Cette vieille institution monétaire de Londres a 1,500 employés. Il n'y a que la banque de France qui soit plus riche.

—Parmi les nouvelles fantaisies de couleurs en vogue à Paris, on cite l'écarlate et le bleu clair, le noir et le blanc, le mauve et le jaune, l'orange et le gris, le rose et le vert, le bleu turquoise et le rose pâle.

—Le *Telegraph* de Saint-Jean annonce au public qu'il y a au Nouveau-Brunswick 40,000 jeunes filles—de 15 à 25 ans—à marier. Notre confrère donne la garantie qu'elles sont toutes jolies et fort industrieuses.

—Les œufs se vendent \$1 la pièce dans la ville de Dawson, au Klondyke, et les provisions deviennent déjà si rares que le commun des saumons se vendent \$10 pièce, et en un certain cas un saumon a été payé \$60. La plupart des mineurs vont passer un maigre hiver.

SANS RIVAL

Les médicaments ne manquent pas pour le "soulagement" des malades ; mais pour la "guérison" de ceux qui, toussent le *Baume Rhumal* est sans rival !

—*The Delineator*, de novembre, contient une foule de choses intéressantes relatives aux modes d'automne et d'hiver. De brillants articles signés de noms estimés, font de ce numéro une livraison d'art. Des modèles de travaux à l'aiguille, au crochet, complètent cette livraison.

Abonnement : \$1 par an, 15c le numéro ; S'adresser *The Delineator Publishing Co.*, 33, rue Richmond, Toronto (Ouest).

CELA DÉPEND DE SOI-MÊME

Voulez-vous guérir votre rhume ? Prenez du *Baume Rhumal*, le célèbre spécifique français, le guérissent par excellence des maladies de poitrine. Dans toutes les pharmacies, 25 cts.

La Banque Ville-Marie

AVIS EST PAR LE PRÉSENT DONNÉ qu'un dividende de **Trois pour Cent** pour le semestre courant, équivalant à six pour cent par année sur le capital payé de cette institution, a été déclaré et que ce dividende sera payable aux bureaux d'affaires de la Banque en cette ville, le et après le

MERCREDI, 1er jour de Décembre prochain.

Les livres de transfert seront fermés du 16e au 30e jour de Novembre prochain, ces deux jours inclus.

Par ordre du Bureau
W. WEIR,
Président et gérant général.
Montréal, 19 Octobre 1897.

PATENTES OBTENUES PROMPTEMENT

Envoyez un timbre pour notre "Guide des Inventeurs." Nous obtenons plus de patentes pour les inventeurs que tous les autres ingénieurs ensemble, et nous faisons une spécialité des applications, que les autres agents n'ont pas réussi à obtenir. Pas de patente, pas de paye.
MARION & MARION, EXPERTS.
No. 185 rue St. Jacques, Montréal. Tel. 2398.
Mentionnez ce Journal.

Des paroles de louanges

sont accordées journellement à un remède qui a été une bénédiction pour des milliers de femmes ; des paroles qui partent du cœur de la mère épuisée et surchargée, de la fille à l'aurore de la vie de femme, annonçant l'heureux avènement d'une vie nouvelle. Les entraves du mal ont été brisées et celle qui fut une fois clouée au cheval de torture est maintenant là, debout dans le sentiment d'une nouvelle et saine existence.

Les Pilules Rouges

... du Dr Coderre

POUR FEMMES PALES ET FAIBLES

accomplissent plus pour la guérison de la faiblesse féminine qu'aucun autre remède sur le marché. Que chaque femme se rende bien compte de son état physique et elle s'apercevra que cette douleur dans le dos, cette faiblesse corporelle, cette pâleur, amaigrissement, accompagnées d'irrégularités sont des symptômes de la faiblesse féminine et le tout cédera rapidement devant le traitement indiqué plus haut.

Écrivez-nous si les Pilules Rouges du Dr Coderre ne vous guérissent pas complètement et notre médecin spécialiste vous répondra sans frais, vous indiquant un régime à suivre. Toute correspondance est confidentielle.

En vente partout, 50 cts la boîte ; 6 boîtes, \$2.50. Expédiées par la maille, sur réception du prix, aux États-Unis ou au Canada. Adressez :

CIE CHIMIQUE FRANCO-AMERICAINE
Dept. Médical, B. P. 2306, Montréal.

Un bienfait pour le beau sexe



Poitrine parfaite par les **Poudres Orientales**, les seules qui assurent en 3 mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie.

Prix : Une boîte, avec notice, \$1.00 ; Six boîtes, \$5.00. Dépôt général pour la Puissance :

L. A. BERNARD,

1882, rue Sainte-Catherine, Montréal



Fausse dents SANS PALAIS

Couronnes en or ou en porcelaine posée sur de vieilles racines. Dentiers faits d'après les procédés les plus nouveaux. Dents extraites sans douleur chez

J. G. A. GENDREAU, Dentiste,
20, rue St-Laurent, Montréal.
Tél. Bell 2818.



LE SEUL journal illustré des Dames qui publie environ Cent gravures inédites de Modes, Travaux de Mains, etc., par numéro est **LA SAISON**
30, Rue de Lille, Paris.
Un numéro spécimen envoyé gratuitement, vous convainquant qu'il est en même temps le plus riche en littérature saine et le meilleur marché entre tous

Buyez l'Eau du Recollet

Cette eau minérale, analysée par le Dr Baker Edwards, est recommandée comme eau de table et pour ses propriétés médicinales. On la boit avec le lait, les vins et liqueurs. C'est la rivale de l'*Apollinaris* et de la *Johannis*. Elle possède les mêmes propriétés et se vend à meilleur marché. Demandez là à votre pharmacien ou à votre épicière. Échantillons fournis sur demande, par la **COMPAGNIE D'EAU MINÉRALE DE LA SOURCE DU RECOLLET, 505 RUE CRAIG, MONTREAL.**

VICTOR ROY & ALPH. CONTENT

Architectes et évaluateurs
151, RUE SAINT - JACQUES,
CHAMBRE 4 TÉLÉPHONE 2113

DR BERNIER

DENTISTE
Informe respectueusement sa clientèle qu'il a transporté ses salons dentaires au No 60, rue Saint-Denis, à deux portes plus haut que le jardin Viger.

PROCEDES -: MODERNES

DENTIER GARANTI--\$10.00

Dents posées sans palais. Obturation en or, platine, ciment, extraction sans douleur.

A. E. VADEBONCEUR, L.C.D.
Chirurgien-Dentiste, 205 rue St-Hubert

U. PERREAULT

RELIEUR
No 52, Place Jacques-Cartier, Montréal

Spécialités : Reliure de Bibliothèque, Reliure de Luxe, Livres, Blancs, Etc. Relieur pour LE MONDE ILLUSTRÉ. L'outillage le plus complet et le plus nouveau de la ville. Une visite est sollicitée.

APRÈS LA VENTE
Photographes
No 360 RUE ST DENIS
TÉL. BELL 7283 MONTREAL
- MARCHAND 842 P.Q.

UN PRÊTRE
de Rome a TROUVÉ le SECRET de GUÉRIR
de ANÉMIE - DÉBILITÉ GÉNÉRALE
DYSPEPSIE - MANQUE D'APPÉTIT
FIEVRES - ÉPUISEMENT, etc., avec les
PILULES ANTONIO
toniques, dépuratives, reconstituantes. 2 fr.
Phie MALAVANT, 19, r. des Deux-Ponts, PARIS
Dépositaire à Montréal : ARTHUR DÉCARAT.

Débitures Municipales

Bons du Gouvernement et de Chemins de Fer
VALEUR DE PLACEMENT
ACHETÉS ET VENDUS

Toujours en mains un grand nombre de valeurs propres à être déposées au gouvernement ou des placements de fonds en fidéjussés.
Les municipalités qui ont besoin d'emprunter trouveront avantage à se mettre en relations avec

R. WILSON SMITH,
BATISSE 'BRITISH EMPIRE,' MONTREAL
Achète des débitures et autres valeurs désirables.

F. PAQUETTE, M.L.A.C.O.

CHIRURGIEN-DENTISTE
249 Rue St-Laurent coin Ste-Catherine

Dentisterie dans toutes ses branches dentier en Alluminium plus léger que le caoutchouc. Extraction de dents sans douleurs, d'après les procédés les plus nouveaux. Spécialités dentiers et couronnes en or. Extraction gratuite de dents tous les undis.

LA LIBRAIRIE ANCIENNE et MODERNE

Religion, Science, Arts, Lettres, Littérature.
Livres neufs et d'occasion. Dernières nouveautés reçues chaque semaine. Attention spéciale aux commandes par la poste.
DEMANDEZ NOS CATALOGUES

ARCHAMBAULT & BELIVEAU

LIBRAIRES-PAPETIERS
No 1617, Notre-Dame, Montréal
Agents généraux pour le "Nouveau Cours Canadien d'Écriture Droite," par J. Ahern.

PLUS D'ASTHME
Oppression, Catarrhe, PAR LES **CIGARETTES CLÉRY** et la **POUDRE CLÉRY**
Ont obtenu les plus hautes récompenses
Gros : Dr CLÉRY à Marseille (France)
Dépôt dans toutes les Pharmacies.

Flacon : 5 fr. Franco : 6 fr.
PURETÉ du TEINT
Étendu d'eau le **LAIT ANTÉPHELIQUE** ou Lait Candés
Dépuratif, Tonique, Désinfectant, désinfecte la peau du visage clair et unie. — A l'état pur, il enlève, on le sait, Masque et Taches de rousseur.
Il date de 1849
CANES, Paris 85 St-Denis, 19

Trente ans de Succès
GUÉRISON CERTAINE
en 2 heures sans COLIQUES ni NAUSEES sans AUCUNE PURGATION ni avant ni après du **L. KIRN**
à l'extract éthéré de FOUGÈRE MÂLE Pure sans Calomel.
M. Kirn ne garantit l'efficacité que des Capsules qui portent sa signature.
PARIS, Pharmacie **NAUSSOU,** 64, Boulevard Edgar-Quinet et dans toutes les bonnes Pharmacies.

Abonnez-vous au MONDE ILLUSTRÉ : le plus complet des journaux illustrés du Canada. Douze pages de texte et quatre pages de gravures chaque semaine.

**BON MARCHÉ
INCOMPARABLE**

CHEZ

E. LEPAGE & Cie

COIN DES RUES

St-Laurent et Duluth

Etoffes à Robes

Cachemire noir fini Henrietta, valant 75c. Spécial, 49c.

Cachemire fleuri noir, valant 50c. Spécial, 25c.

Etoffes pour costumes double largeur, valant 25c. Spécial, 9½c.

Serge nuancée shot, vendue 35c ; tant qu'il y en aura, 11½c.

Un bel assortiment de velveteen noir, couleurs, de 20c en montant.

Un grand lot de batiste et de braid de toutes couleurs, à de très bas prix.

Indiennes, Mousselines, Etc.

Coton carreauté américain, valant 6c. Spécial, 4c.

Mousseline Orga, dessin de choix, valant 20 cents. Spécial, 7½ cents.

Zéphyr broché, nuances riches, valant 18 cents. Spécial, 7½ cents.

Batiste persienne, haute nouveauté, valant 25 cents. Spécial, 10 cents.

Toile à rouleau, carreauté, valant 8 cents. Spécial, 4½ cents.

Flanellettes américaines, patrons nouveaux, valant 6 cents. Spécial, 3½ cents.

Indienne foncée, patrons variées, valant 10 cents. Spécial, 4½ cents.

Jobs Spéciaux

Oreillers pour sofas, valant 75c. Spécial, 19c.

25 robes en mousseline brodée, pour enfants de 3 à 6 ans, de \$3.75. Spécial, 70 cents.

Capelines en mousseline pour bébés, valant de 50 à 75c. Spécial, 15c.

Tourmalines pour enfants, valant 75 cents et \$1. Spécial, 29 cents.

Chapeaux garnis, valant de \$3 à \$5. Spécial, 29 cents.

Un grand lot de chapeaux de paille, pour rien, à 5, 10, 15 cents.

Sailors valant 50 cents, pour 15 cents.

Frillings et chiffons, meilleur marché que les prix de la manufacture.

Pommes sèches, valant 7c, pour 2½c

EPICERIES

Poudre à pâte Océan, 13c, pour 5c.

Fèves vertes, 10c, pour 5c.

Vernis pour poêle, 10c, pour 5c.

Sucre brun, 2 heures par jour, 2½c.

Sucre granulé, 2 heures par jour, 3½c.

Farine d'avoine roulée, 5c, pour 2½c.

Blé-d'inde sucré, 7c, pour 5c.

Tomates, quantité limitée, 9c, pour 6½c.

Savon castille, valant 5c, pour 2½c.

SPECIAL

Balais, 2 cordes, de 10c, pour 6c.

Boiler No 9, 75c, pour 33c.

Cuiller à pot, de 8c, pour 4c.

Terrines à lait, de 6c, pour 3c.

Assiettes, de 5c, pour 2c.

Porte-peignes, de 10c, pour 4c.

Lavettes, de 6c, pour 3c.

Brosses à plancher, de 10c pour 5c.

Verres à bière, de 8c, pour 4c.

Lampe complète de 35c, pour 19c.

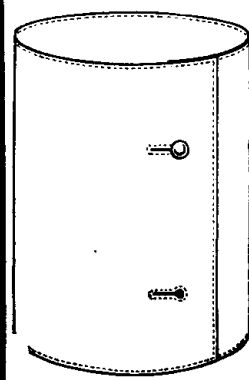
Assiettes à beurre en cristal, 2c.

Plats à mains, de 15c, pour 7c.

Porte-poussière, de 10c, pour 5c.

E. LEPAGE & CIE,

949-951-953-955 rue St-Laurent.



Pour les Hommes Élégants

Merceries modernes, à des prix modernes, bon marché pour la qualité supérieure, le bon goût et la nouveauté

Chapeaux pour hommes, Chemises blanches, à ordre ou toutes faites, Chemises de couleur, à ordre, ou toutes faites, Gants, Cravates nouvelles, Corps et Caleçons, Collets, Manchettes, Mouchoirs de Soie, Bretelles, Parapluies, etc., etc.

Un grand assortiment de Fourrures.

Généreux & Cie, 227 Rue St-Laurent.

30200-11-07



LIQUEURS ET ELIXIR VÉGÉTAL

DE LA

GRANDE CHARTREUSE

EN VENTE

Chez tous les Importateurs de Vins et Liqueurs, Epiciers en gros et en détail.

SE MÉFIER DES CONTREFAÇONS.

SEUL AGENT AVEC MONOPOLE POUR LE CANADA :

La Compagnie d'Approvisionnements Alimentaires (Ltee)

242, 244 et 246, rue Saint-Paul Montréal.

LA SOCIÉTÉ NATIONALE DE SCULPTURE

A RESPONSABILITE LIMITEE

Société fondée dans le but d'encourager et d'aider l'art de la Sculpture

Incorporée par lettres patentes le 18 Juin 1895

FONDS CAPITAL \$50,000

Distribution chaque mercredi

Prix importants distribués depuis le 1er Août 1895 :

S. Clairmont, Rigaud, P. Q., \$1500 00	A. Ouimet, Montréal, P. Q., \$250 00
F. Denis, Rockland, Ont., 1500 00	Jos. Gauthier, " 250 00
J. Clément, Montréal, P. Q., 1500 00	A. Dupré, " 100 00
T. E. Barbeau, " 1500 00	B. Richard, " 100 00
O. Lafortune, " 1500 00	F. Huot, " 50 00
J. E. Eorément, " 1500 00	Napoléon Faguy, Québec ... 50 00
Pierre Germain, Villa Mastai, St-Roch, Québec, 1500 00	Georges Lagacé " 50 00
W. McKinnon, Québec, P. Q., 500 00	A. X. Labrosse, Vankleek Hill 25 00
L. N. Rioux, " 500 00	Dme Bissonnette, Mont., P. Q. 25 00
Osias Chartrand, Ste-Anne de Prescott, Ont., 500 00	Jos. P. Bélair, " 25 00
Francois Parent de la brasserie de Beauport, 500 00	S. G. Bergevin, " 25 00
J. B. A. David, Montréal, 500 00	Jules Couture, " 25 00
H. Christin, Longueuil, 400 00	Esdras Vigeant, " 25 00
J. M. Dufresne, Assistant Gérant, Banque Nationale, Montréal, P. Q., 400 00	G. Riendeau, jr., " 25 00
Art. St-Germain Lowell Mass., U. S. A., 400 00	Dame Marcoux, " 25 00
Eph. Rousseau, Montréal, P. Q., 400 00	James Guay, " 25 00
T. Plouffe, Longueuil, 250 00	Joseph Roy, " 25 00
	W. Harrison, " 25 00
	J. H. Doray, " 25 00
	J. A. Pigeon Ste-Anne de Prescott, Ont., 25 00
	G. Constant, Vaudreuil, 25 00

Et des centaines d'autres gagnant depuis \$1.00 à \$100.00, trop nombreux pour les mentionner.

Prix du Billet, 10 Cts. 11 Billets, \$1.00. 100 Billets, \$8.00

Agents demandés dans les districts non représentés

Adressez toutes communications à

La SOCIÉTÉ NATIONALE DE SCULPTURE

J. ED. CLEMENT Secrétaire.

Boite de Poste 1625.

104 RUE ST-LAURENT, MONTREAL.

S. Carsley & Cie

A RESPONSABILITE LIMITEE

MONTREAL

1765 à 1783 RUE NOTRE-DAME

Le Plus GRAND MAGASIN

DE MONTREAL

Habits d'Enfants

Habits en flanelle édreton faon et gris très bien garnis de soie cordée, collet de matelot pour enfants, \$1.80.

Habits en flanelle édreton blanche, très bien doublés et garnis d'angora. Un très bel habit d'enfant. Prix spécial, \$2.55.

Collerettes en fourrures pour Dames

Magnifiques collerettes en phoque électrique, très bien doublées et finies. Prix spécial, \$9.00.

Élégantes collerettes en phoque du Groënland, doublées de satin brun piqué et bien finies, \$8.75.

Collerettes en phoque du Groënland, 27 pouces, les mieux doublées et finies, de première classe, \$24.000.

LA CIE S. CARSLY, Limitée.

Tours de cou en Vison

Un lot choisi de tours de cou en vison de Rimouski, tête et yeux parfaits et queues touffues, \$1.75.

Un riche lot de tours de cou en vison bien préparé, très bien marqués et finis dans les derniers genres, de \$2.10 à \$12.50.

Offres spéciales en fait de Gilets

95 gilets de choix en serge cheviotte en noir seulement, dans les derniers goûts, devants croisés, nouvelles manches et revers larges, le prix régulier de ces gilets est de \$5. Notre prix spécial \$2.69.

87 très élégants gilets en tweed de fantaisie en combinaisons choisies d'effets écossais, faits dans les derniers goûts, collet de velours, revers de fantaisie et nouvelles manches. Ces gilets se vendraient dans la plupart des magasins à \$9. Notre prix spécial \$4.70.

58 élégants gilets en drap beaver, bleu marin, brun, drab, myrte et noir, faits avec devant croisé et collet haut de fantaisie, nouvelles manches et poches de côté, un vêtement modèle, valant \$10. Ici, aujourd'hui, \$5.85.

22 gilets seulement, de fantaisie, en beau drap rude, doublés de soie, nouveau collet haut, manche à la mode et poches de côté, valant \$12. Ici, aujourd'hui, \$6.50.

LA CIE S. CARSLY, Limitée.

Bas de Dames

300 douzaines de bas en cachemire noir uni, tout-à-fait à la mode et pieds sans couture, pour dames, valeur extraordinaire à 35c la paire, 3 paires pour \$1.00.

Une Liste de Prix Intéressante

1000 morceaux de musique populaire, valeur régulière 10c à 25c. Prix spécial 1 cent.

500 chaudières à charbon, vernissées, valeur régulière 20c. Prix spécial 12½c.

LA CIE S. CARSLY (Limitée)

1765 à 1783, rue Notre-Dame